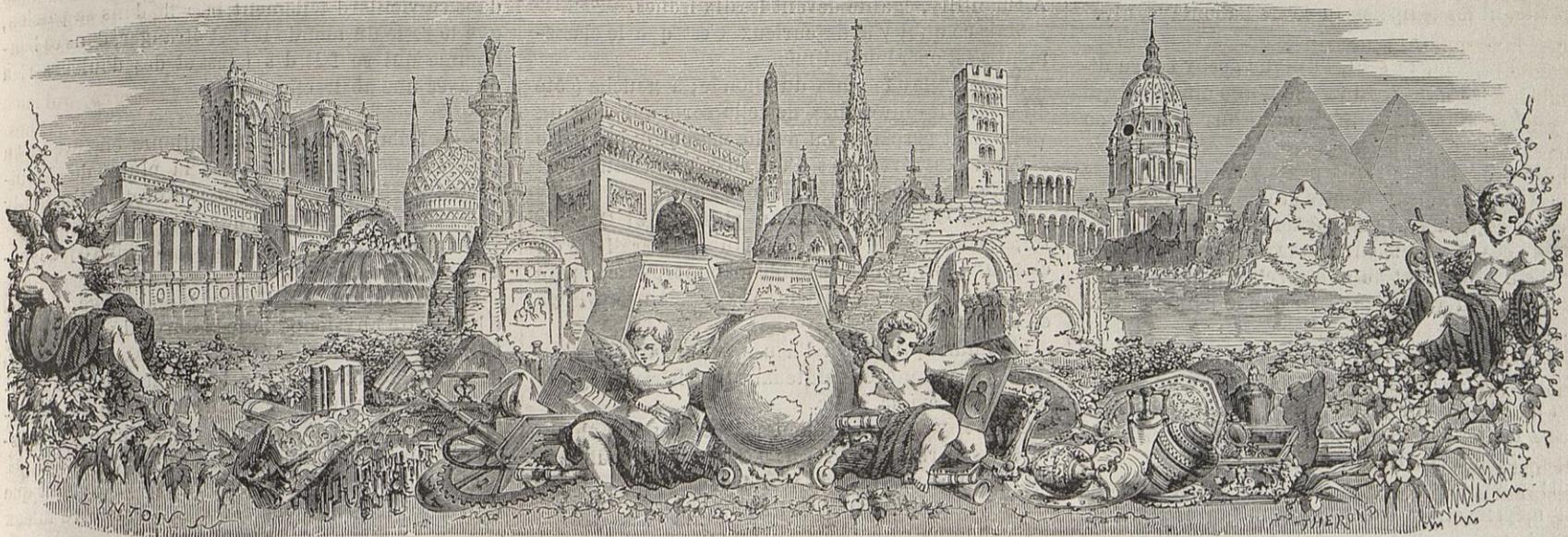


LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 25 VOLUMES : 281 FRANCS.
Adresser tout ce qui concerne la partie littéraire et artistique
à M. PAUL DALLOZ, directeur.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
9, RUE DROUOT, ou 13, QUAI VOLTAIRE
14^e Année. N^o 686. — 4 Juin 1870

DIRECTION ET ADMINISTRATION
13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.
Adresser tout ce qui concerne les abonnements et l'administration
à M. BOURDILLIAT, administrateur.

M. ÉDOUARD LABOULAYE

Édouard-René Lefèvre Laboulaye, né à Paris, le 18 janvier 1811, s'appliqua dès sa jeunesse à l'étude de la législation. Son premier ouvrage, qui fut couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, date de 1839. C'est une *Histoire du droit de propriété foncière en Europe depuis Constantin jusqu'à nos jours*. Laboulaye était alors fondeur de caractères d'imprimerie. Il signa de ce titre professionnel la paternité de sa première œuvre. Il complétait alors son éducation professionnelle par l'étude du droit, pensant que le monde ne doit pas être partagé en deux classes différentes : celle des hommes qui sont forcés de mettre toujours les bras des autres au bout des leurs, et ceux qui sont forcés de mettre l'esprit des autres au bout du leur.

En 1842, il était reçu avocat à la cour impériale de Paris, et se signalait à l'attention de l'Académie des sciences morales et politiques, qui le couronnait à son tour, par la publication des *Recherches sur la condition civile et politique des femmes, depuis les Romains jusqu'à nos jours*. Deux années plus tard, l'Académie des inscriptions et belles-lettres couronnait encore son *Essai sur les lois criminelles des Romains, concernant la responsabilité des magistrats*. Ces succès académiques étaient les degrés qu'il montait pour arriver à l'Institut. Il y arriva, et fut nommé membre de la section des inscriptions et belles-lettres. Sa nomination de professeur



M. Edouard Laboulaye, membre de l'Institut, professeur de législation comparée au collège de France. — (Phot. de Reutlinger.)

de législation comparée, au Collège de France, remonte à 1849.

Dans ses cours, il montra tout ce que son talent renfermait de savoir, de clarté, d'élégance. Il parlait pour être entendu ; et, en parlant, il faisait entendre de belles choses. Il avait la diction pure et le terme propre, et ce terme propre lui servait à exprimer des pensées nobles, vives, solides, et qui renfermaient un très-beau sens.

M. Laboulaye a cherché plusieurs fois à donner à sa parole le retentissement des assemblées politiques. Il s'est porté candidat à Paris aux élections de 1863 ; à Strasbourg en 1866 ; en 1869, à Versailles. Trois fois il a obtenu une minorité de voix très-honorable.

Il a beaucoup étudié les institutions américaines. *L'Histoire politique des États-Unis : Les États-Unis et la France ; Paris en Amérique* ; sa *Traduction des œuvres sociales de Channing* ; ses *Mémoires et correspondance de Franklin* ; ses études sur ces deux grands citoyens complètent, avec *Le Prince Caniche*, son avoir politique et libéral.

Ses *Souvenirs d'un voyageur*, son roman arabe d'*Abdallah*, ses *Contes bleus*, ses articles de journaux, forment son bagage littéraire.

M. Édouard Laboulaye, qui avait déjà obtenu des succès très-mérités dus à son éminent savoir de juriconsulte, de philosophe-historien, de professeur écouté, d'écrivain très-goûté, a voulu courir la gloire politique. En ce moment un nuage couvre son étoile.

MAXIME VAUVERT.

COURRIER DE PARIS

L'événement de la semaine, ce n'est ni la catastrophe du chemin de fer d'Orléans, les morts vont trop vite, ni les tempêtes du cours Laboulaye, ni... ni... ni...

C'est le grand, le seul, l'unique derby couru dimanche, à Chantilly, au milieu d'une affluence qui atteste que nous nous anglomanisons de plus en plus.

Il ne faudrait pourtant pas s'y méprendre. Les mêmes résultats peuvent être produits par des effets divers. Ce qui arrive précisément. En Angleterre, l'amour des chevaux entre pour trois cinquièmes dans l'empressement du public; chez nous, c'est un pur hors-d'œuvre, le jeu, rien que le jeu, encore le jeu.

Cela est tellement vrai que, depuis environ deux mois, un nouveau genre de spéculation éhontée est venu s'installer sur le turf et y fait une concurrence à laquelle les chevaux ne résisteront pas longtemps, si l'autorité n'intervient.

Ah! peuple le plus spirituel de la terre, avec quel mépris on te traite, sans même prendre la peine de te dorer la pilule et de te cacher les pièges sous les fleurs! Croiriez-vous que des Robert-Macaire sans vergogne ont inventé un tourniquet de nouvelle espèce dont voici en deux mots la description candide :

Sur une toile cirée sont tracées huit cases peintes de couleur différente. Au centre, une flèche de fer tournant sur un pivot. Le joueur, ou plutôt la victime, place son argent sur une des couleurs, les mises étant acceptées depuis 1 fr. jusqu'à 100 fr. La machine tourne, et quand elle s'arrête, on paye à celui qui se trouve placé sur la case favorisée. Devinez combien?... Quatre fois sa mise! Quatre fois, et il y a huit cases! C'est-à-dire qu'à chaque coup le flibustier, qui dévalise les imbéciles, empoche plus d'un tiers des sommes confiées à son honorable industrie. Cela sans aucun risque de perte, avec l'infailible certitude de l'homme qui vous glisse la main dans votre poche pour en tirer votre porte-monnaie.

Dimanche dernier, c'était véritablement un spectacle à soulever le cœur. Les courses n'étaient plus rien pour les malheureux pris ainsi à la pipée. Rouges, les veines gonflées, les yeux écarquillés, ils jetaient jusque à leur dernier sou dans ce tonneau des Danaïdes, cela sans que l'autorité daignât seulement y prendre garde, et sous l'œil étrangement paternel des sergents de ville qui souriaient béatement.

Pour le coup, c'est trop fort, et nous avons voulu tout d'abord nous faire l'écho de la conscience publique contre cette filouterie qui fleurit à l'ombre du tricorné. Car, notez bien que, non contents de leurs effroyables bénéfices, ces trafiquants ont l'impudence de s'adjoindre des compères qui, en couvrant plusieurs casiers, viennent encore augmenter leurs chances de gain.

Si l'on a interdit les jeux publics à Paris, jeux où l'administration ne se réservait qu'un trenteseptième d'avantage, ce ne doit pas être pour tolérer un véritable pillage fait à la face du soleil.

Un assistant, en voyant sur la pelouse de Chantilly tous ces exploités se livrer à leurs opérations, a eu un mot d'une pittoresque vérité.

— Ah ça! mais c'est la plaine de Marathon! s'est-il écrié.

Avec cette différence qu'à Marathon ceux qui dévalisent les gens risquent leur peau.

Des courses elles-mêmes, je n'ai rien à vous apprendre. Les uns (je ne leur porte pas envie) ont décrit les toilettes de ces dames et compté combien de mètres de dentelles M^{me} la comtesse de X... ou la petite *** portait à sa robe de batiste écrue, la grande fureur du jour. Les autres ont célébré la gloire de l'écurie Fridolin, du jockey Charles Pratt, un maître en son art, de Bigarreau le triomphateur.

Et, d'ailleurs, c'est déjà en avant qu'on regarde, le derby est mort, vive le grand prix de Paris!

Tout au plus resterait-il à donner quelques coups de plume pour croquer la physionomie toute particulière du turf de Chantilly.

Là, en effet, par exception, l'enceinte du pesage est ouverte à toute venante. Des saturnales en miniature. A Longchamps, l'enceinte du pesage est impitoyablement fermée à toute demi-mondaine. A Chantilly, égalité devant les dix francs.

Mais ce qu'il y a de curieux, c'est que le classement s'est opéré de lui-même.

A droite, les femmes du monde; à gauche (côté du cœur), les interlopes, de telle sorte que c'est un va-et-vient perpétuel du public masculin, qui porte d'abord ses révérences d'un côté, et ensuite vient s'égayer avec des égrillardises de l'autre.

Quel observatoire pour un philosophe! Dans le trajet si court qui sépare le clan aristocratique du clan fantaisiste, une véritable métamorphose s'opère dans la tenue, la démarche, l'expression de visage de chaque turfiste.

L'homme qui tout à l'heure grasseyait un *chère madame*, se cambre maintenant tout fièrement pour lancer un *bonjour, petite*.

Ce qu'il y a de plus réjouissant, c'est qu'un observateur superficiel en tirerait des conclusions diamétralement contraires à la vérité.

Elles sont si trompeuses les apparences!

Ce monsieur que vous voyez en public si plein de déférence devant la baronne, sa femme, et si plein de sans gêne avec Dolorès ou Camellia, ce monsieur, dans l'intimité de la vie privée, change absolument de rôle. Il mène la baronne avec la plus grande brutalité, et se laisse conduire comme un gamin par la cravache de Camellia ou de Dolorès.

Quel mot philosophique une de ces pécheresses, si puissantes dans leur déclassement, laissa tomber dimanche!

Une camarade s'étonnait qu'elle supportât certaine parole d'un sans gêne exagéré à elle adressée par un protecteur millionnaire.

— Laisse donc, répondit-elle, je suis en train de me faire une fortune, en mettant ses insolences à la caisse d'épargne.

Des Mazarin en jupons, comme vous voyez.

Ces fêtes hippiques sont, du reste, le chant du cygne de la saison parisienne. Dans quinze jours débandade générale.

Déjà même les intrépides du trente et quarante sont à leur poste.

Un de mes amis, qui traversait Spa l'autre jour, me rapporte sur son carnet de voyage un portrait que je ne résiste pas au désir de transcrire.

Quel type, en effet!

Le père X... (inutile de mettre un nom propre, quoique je tiens ce nom à la disposition des amateurs), le père X... compte soixante-dix ans d'âge et cinquante ans de jeu. Ce fut un des assidus de Frascati et du 113. Il était riche alors. Hélas! ses louis s'en sont allés un à un

Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier.

Bref, le père X... est à l'heure qu'il est le modèle des décaqués.

Mais (et c'est ici que le sublime commence) peu lui importe. Après la passion agissante, la passion platonique. Depuis vingt ans donc, — vingt ans, vous entendez bien, — il arrive chaque année à Spa le 1^{er} mai, jour de l'ouverture, et n'en part que le 31 octobre, jour de la clôture. Durant ces six mois, tous les jours que Dieu fait, il s'installe, dès qu'on ouvre les salles, à la droite du croupier, tire de sa poche un crayon et un volumineux cahier, et se met à la besogne.

Cette besogne consiste à pointer consciencieusement tous les coups, sans en jouer un seul. Jusquelà, ce ne serait que de la monomanie. Attendez la fin. Quoiqu'il n'ait pas un maravédis à risquer, il passe par des émotions aussi violentes qu'un joueur qui aventurerait cent mille francs. Si une belle série se présente, il rayonne, il bat des mains, il s'écrie :

— Est-ce assez admirable! Onze rouges! Une fortune!

Si, au contraire, les refaits s'accumulent, il frappe du poing sur la table, se prend la tête dans les

mains, passe son mouchoir à carreaux sur son front baigné de sueur, en gémissant d'une voix lamentable :

— Trois refaits dans la même taille! C'est horrible!... Trois refaits!... Je ne puis pas voir de ces choses-là! Mon Dieu! mon Dieu!...

N'est-ce pas, qu'il y a du personnage d'Hoffmann dans ce vieillard tellement pétrifié dans sa passion, que le reste du monde lui est étranger, dans ce bonhomme qui se fait des joies et des douleurs rien qu'avec une abstraction.

Hélas! il faut donc toujours en revenir au *De Profundis*, quand on tient la plume de chroniqueur. Morts à gauche, malades à droite. Bouchardy de ce côté, Renard de cet autre.

Les nécrologistes ont comblé Bouchardy de notices fécondes en détails.

Il y avait de quoi. Elle paraît si étrange, aujourd'hui, cette physionomie de l'attardé du mélodrame. *Gaspardo le pêcheur*, *Lazare le père*, *le Sonneur de Saint-Paul*. C'était le bon temps des candeurs dramatiques. Le poulailleur pleurait à verse sur le parterre; on attendait le traître à la sortie des artistes pour lui montrer le poing; on avait la foi.

Une foi bien mal placée, il est vrai, mais que voulez-vous? Peut-être cela valait-il encore mieux que nos scepticismes.

Quand le public était croyant à ce point, comment l'auteur ne se serait-il pas pris lui-même au sérieux? Bouchardy, quand il faisait un drame, croyait officier pontificalement.

Un jour on lui avait recommandé une artiste, et il lui avait fait donner un bout de rôle dans une de ses pièces.

La lecture de l'ouvrage arrive. La future débutante y assiste comme de raison.

A la sortie, Bouchardy avise le directeur qui lui avait adressé cette recrue, et du ton de la conviction la plus sincère :

— Vous savez, votre protégée n'aura jamais de talent... Elle a écouté mes sept actes sans seulement verser une seule larme.

Sur le coussin que tient l'appariteur derrière les corbillards, on aurait dû porter en guise d'insignes la petite clef de la porte du parc et une croix de ma mère.

Car ce n'était pas seulement un homme: c'était une génération dramatique qu'on enterrait.

Pauvre Renard! on l'a mis en terre préventivement, et cela avec un laconisme navrant.

Implacable oubli! que de choses effacées d'un seul revers de main! Et pourtant c'est tout un roman poignant que l'existence de Renard! Et pourtant, que d'enseignements dans cette carrière aux cahots bizarres!

On en ferait un volume sous ce titre: Grandeur et décadence d'un ténor.

Au début, Renard était un de ces beaux gars aux bras musculeux qui font toute la poésie de l'industrie moderne, un de ces insoucians du marteau qui, dans la forge, brûlent leur vie devant le grand feu rouge.

Un matin quelqu'un parla de Renard au directeur du grand théâtre de Lyon, pour l'avoir entendu chanter je ne sais plus où; car, pendant un moment le travail chômant, Renard s'en alla dans les cours entonner de sa belle voix si pure quelque appel aux gros sous.

Le directeur du grand théâtre de Lyon, qui était un homme d'intelligence, fit venir le ténor. Deux ans après, signalé par des études rapides, il débutait avec un succès prodigieux, et resta pendant plusieurs saisons consécutives l'idole des Lyonnais.

La renommée du chanteur se propageait si bien que Paris en entendit l'écho. Nous voici au point culminant de cette fortune improvisée.

Renard est à l'Opéra; il s'y montre admirable dans *Guillaume* et dans *la Juive*. Il gagne cinquante mille francs; il est choyé, fêté, applaudi, acclamé.

Le brave cœur! il était incapable de se défier de ceux qui l'adulaient, incapable aussi de dire non aux demandes qui frappaient à sa porte. Là haut, dans sa maison de Montmartre, il avait en quel-

que sorte installé l'auberge de l'amitié. Tous les jours, table ouverte: vingt, trente couverts. Au dessert, un bon tiers des convives prenait l'amphitryon à part :

— Mon bon Renard... vous dont le cœur est à la hauteur du talent... j'ai un billet de deux cents francs à payer demain et...

— Voici.

— Mon bon Renard, vous dont le cœur est... ma femme est malade, le travail ne va pas, j'aurais besoin de cinq cents francs pour...

— Voilà.

Et toujours, à pleines mains, il donnait, donnait, donnait...

Si encore ceux qu'il combla s'étaient souvenus plus tard... Mais quand la débâcle vint, ils furent les premiers à tourner le dos à l'artiste malheureux.

Débâcle terrible!

Une maladie implacable vint soudain détruire cette santé de fer, prenant le chanteur à la gorge et défigurant, si l'on peut parler ainsi, cette adorable voix si suave, si vibrante. Dès lors commença pour Renard toute une odyssée de douleur et de misère. En vain il essaya de se rattraper aux branches, toutes cassèrent successivement dans sa main. Il chanta sur quelques scènes de province, il chanta dans les cafés-concert; il se fit directeur d'un bouiboui... C'était atroce à voir cette lutte inégale de l'homme contre une destinée sans pitié. On en suivait les traces sur le visage du pauvre garçon. Sa belle tête de rêveur allemand s'était décomposée peu à peu. On ne retrouvait plus ses yeux aux regards vagues et profonds, cette bouche fine dans la fermeté, ces cheveux bouclés encadrant un front intelligent... Renard n'était plus que le spectre de lui-même.

Et pourtant il n'eut jamais une plainte, jamais un reproche au milieu de tant d'angoisses.

Quelqu'un voulait un jour lui parler de tous ces faux amis qui l'avaient abandonné après l'avoir exploité.

Mais lui, coupant court à la conversation dès les premiers mots :

— Laissez... c'est dans l'ordre. Est-ce que toutes les fois que vous donnez à manger aux oiseaux, ils ne s'envolent pas quand il n'y a plus de pain ?

Quelqu'un cependant s'était souvenu quand tous les autres oubliaient, ou peut-être quelqu'une.

Au moment de ses succès, à chaque anniversaire de sa fête, un domestique en grande livrée apportait chez Renard un bouquet accompagné d'un cadeau magnifique. On essaya de questionner le porteur, il fut muet comme la tombe, et un billet sans signature vint déclarer à Renard que, s'il faisait la moindre tentative pour remonter à la source de ces envois, il causerait d'abord un véritable chagrin à la personne qui s'intéressait à lui, et obligerait, en outre, une personne qui lui devait les plus douces émotions de sa vie à ne pas s'acquitter de sa dette.

Constatons-le, à l'honneur de l'inconnue mystérieuse, elle est restée fidèle à son admiration. Tous les ans, où qu'il fût, Renard continua à recevoir le bouquet et le souvenir anonyme.

Espérons que cette année les fleurs n'auront pas à prendre le chemin de sa tombe.

— Puisque nous en sommes aux réminiscences, donnons un pendant moins sentimental au récit que nous venons de faire, il est aussi d'actualité.

C'était à l'époque où l'Odéon jouait *l'Honneur et l'Argent*, de Ponsard, le poète qui vient d'être coulé en bronze, comme vous savez. Au bout de quelques représentations, Altaroche, qui était alors directeur, est informé qu'une particularité singulière se reproduit tous les jours.

À la même heure, un laquais, superbement gaulonné et chamarré, se présente, demande les deux baignoires d'avant-scène, les fait inscrire au nom de M^{me} la duchesse de N..., paye et se retire.

Altaroche, naturellement, n'a rien de plus pressé que de transmettre la chose à Ponsard.

Voilà aussitôt celui-ci qui, avec son imagination inflammable, s'exalte!...

La duchesse de N..., un nom italien... Tous les

soirs!... Voilà une sympathie littéraire qui pourrait bien finir par de l'amour.

Ponsard ne dit rien à personne; mais le lendemain, à l'heure où l'arrivée régulière du grand laquais était signalée, il se place en embuscade, et attend. Notre messenger ne tarde pas à paraître. Quelques minutes après, il ressort tenant à la main ses coupons qu'il met précieusement dans sa poche.

Ponsard lui emboîte le pas; il prend une rue, puis une autre, puis une troisième, semblant exécuter à dessein des zigzags de précaution.

Du mystère! Bravo, l'intrigue se corsait, et Ponsard se frottait les mains.

Enfin pourtant il va savoir à quoi s'en tenir, car le grand laquais s'est arrêté, jetant derrière lui des regards investigateurs, comme pour s'assurer qu'il n'était pas suivi.

Ponsard n'a que le temps de se coller à la muraille pour se dissimuler et il voit le domestique de la duchesse... entrer dans un cabaret borgne où il remet les coupons à deux pâles voyous.

C'était tout simplement un truc inventé par des marchands de contremarques pour se procurer des billets à revendre malgré l'administration de l'Odéon qui avait pris toutes les mesures imaginables pour couper court à ces trafics.

Je vous laisse à penser si Ponsard s'en alla :

..... Honteux et confus,

Jurant mais un peu tard qu'on ne l'y prendrait plus.

— Je n'ai pas à vous apprendre qu'une étoile nouvelle brille au firmament chorégraphique.

Le succès de la charmante Bozacchi, assuré dès la première soirée, a toujours suivi depuis lors un *crescendo* enthousiaste.

Encore une preuve qu'on s'en va chercher très-loin ce qu'on a sous la main. L'Opéra faisait battre tous les buissons d'alentour pour tâcher de découvrir quelque ballerine inédite tandis que celle-ci grandissait obscurément dans les classes de danse.

Aujourd'hui c'est une réputation faite. Il n'y a que Paris, ce grand improvisateur, pour opérer ces prodiges. Un soir il prend madame Ristori qui végétait en Italie depuis des années; il la sacre illustre et la Ristori, aujourd'hui, est riche à cinq millions.

Nous en souhaitons autant à M^{lle} Bozacchi. En attendant un poète a, l'autre soir, adressé à la jeune et charmante héroïne de *Coppélia* ce madrigal aiguisé en épigramme :

Remerciez le ciel. Pour vous le charmant rêve!
Tous les bonheurs ont fait fête à vos premiers pas,
Chacun salue en vous un astre qui se lève
Et mons Leverrier n'en est pas!

— Il est une question que quelques journaux ont soulevée, et qui me paraît d'autant plus grave, que je la crois insoluble.

Cette question pourrait s'intituler la grève des théâtres.

Chaque jour, en effet, on annonce la fermeture d'une nouvelle salle dont le directeur a renoncé à lutter contre la canicule.

Évidemment, c'est un droit strict pour un impressario, et voilà pourquoi je disais qu'il n'y avait pas de solution possible.

Avant la liberté des théâtres, on imposait aux entrepreneurs l'obligation de tenir salle ouverte d'un bout de l'année à l'autre. Cela faisait partie du cahier des charges dans un intérêt général. On avait compris, en effet, qu'autour de chaque théâtre gravitent des centaines d'industries, pour qui c'est la mort que cette clôture de deux ou trois mois.

Mais aujourd'hui, comment faire ?

Chacun administre à ses risques et périls, chacun, par conséquent, reste maître d'agir à son gré.

Vous aurez beau invoquer les besoins du voisin, le directeur, lui, vous répondra par ses propres besoins. Allez donc exiger d'un homme qu'il se ruine de gaieté de cœur dans l'intérêt des recettes du limonadier d'en face ou du marchand de gants d'à côté. C'est impossible.

Et pourtant, si l'on n'y prend garde, Paris est menacé de devenir pendant l'été absolument inhabitable. Et ici le problème prend des proportions bien autrement importantes.

Il ne s'agit plus seulement de savoir si le cafetier

du coin débitera un plus ou moins grand nombre de bokes; il s'agit du commerce parisien tout entier. À l'heure où les indigènes de la capitale émigrent, tous les marchands n'ont qu'une ressource : l'invasion provinciale et étrangère. Il s'établissait ainsi, chaque année, ce qu'à la Bourse on appellerait un cours de compensation.

Mais (et c'est ici que les affaires s'embrouillent) provinciaux et étrangers cesseront absolument de venir l'été à Paris, si, d'avance, ils sont sûrs de s'y ennuyer à cinquante francs par tête, et de n'avoir pas même pour ressource d'assister le soir à quelque spectacle récréatif. En réalité, donc, la question est ainsi posée : Le commerce parisien est-il de force à supporter quatre mois de non valeur absolue ?

Si non, l'autorité a le devoir d'intervenir.

Ne serait-ce pas, par exemple, faire un usage judicieux des subventions accordées par le budget, que de les appliquer à donner une prime aux directeurs qui resteraient ouverts ?

Nous le répétons, il s'agit d'un intérêt capital de premier ordre : *Caveant consules*. Mais surtout, pour Dieu, qu'on ne nomme pas une commission pour examiner la chose.

— Car on les voit trop à l'œuvre les commissions. Dieu puissant ! lisez-vous les détails publiés par les journaux sur les séances où des messieurs, aussi désunis que possible, prétendent refaire au Conservatoire une seconde jeunesse ?

C'est tout simplement gai comme un vaudeville du Palais-Royal.

Quand M. About veut ouvrir la bouche, M. Ambroise Thomas fait le signe de la croix; quand M. Guérout fait une observation, le clan des musiciens bondit d'horreur en lui lançant à la tête le mot *philosophe* comme une injure.

Si c'est un musicien qui prend la parole, les autres membres regardent le plafond en ayant l'air de dire :

— Voilà pourtant ce que les doubles croches ont fait d'un homme qui aurait pu être intelligent !

Si l'on faut en croire les derniers échos, certaines séances auraient même tourné au club, grâce aux récriminations caractérisées de l'enfant terrible de la réunion.

Il aurait été question, notamment, de la facilité des mœurs sur laquelle s'étend indirectement la protection officielle, et, aussi, des procédés violents qu'emploieraient quelques professeurs pour obliger leurs élèves à prendre des leçons supplémentaires au cachet en dehors des cours ordinaires.

Diabole ! voilà un pot aux roses terrible.

Le Conservatoire ressemble à ces vieilles mesures qui tiennent debout par un prodige d'équilibre. Si l'on donne un coup de pioche dedans, tout croule.

— Je n'ai pas à vous apprendre, car c'est chose faite de tous les côtés, la mort de M. Duval, l'homme aux bouillons, qui pendant tant d'années s'était fait une spécialité de la fourniture du bœuf gras. Mais je veux profiter de l'occasion pour constater qu'il n'est pas mort tout entier.

Sans s'en douter, en effet, l'honorable M. Duval laisse un homonyme beaucoup moins recommandable que lui.

L'homonyme de son vrai nom s'appelle Y..., et tripote à la Bourse.

C'est de là qu'il a lancé tant d'affaires véreuses. Aussi, en mémoire des bouillons qu'il a fait boire au pauvre monde, ne l'appelle-t-on plus dans la coulisse que le *Duval des actionnaires*.

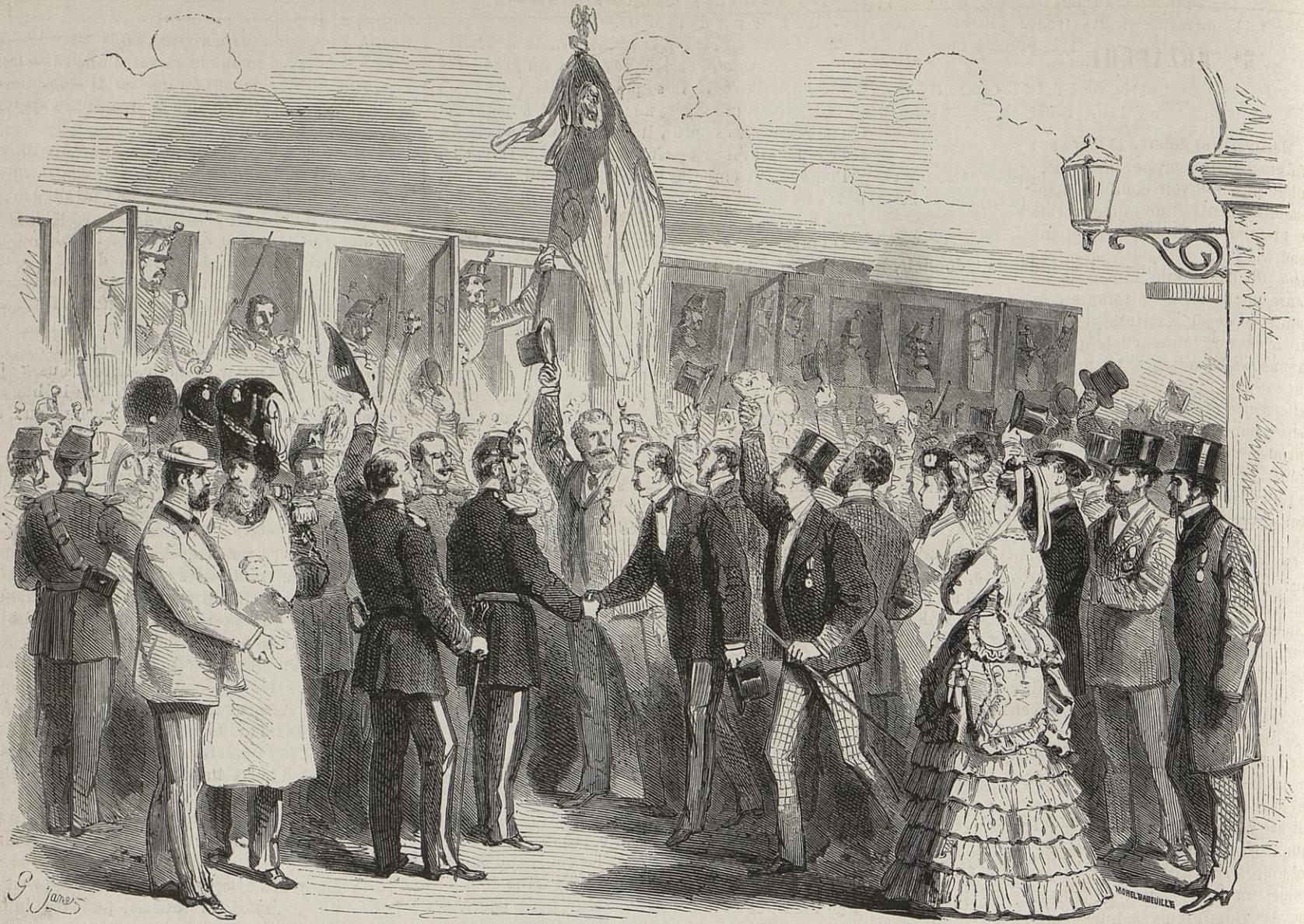
— Eh ! parbleu, c'est à lui qu'on doit cette magnifique réponse qui nous servira de mot final.

Un brave curé, qui s'était laissé endoctriner par les réclames et qui avait souscrit à une des entreprises du flibustier, se présente dans ses bureaux :

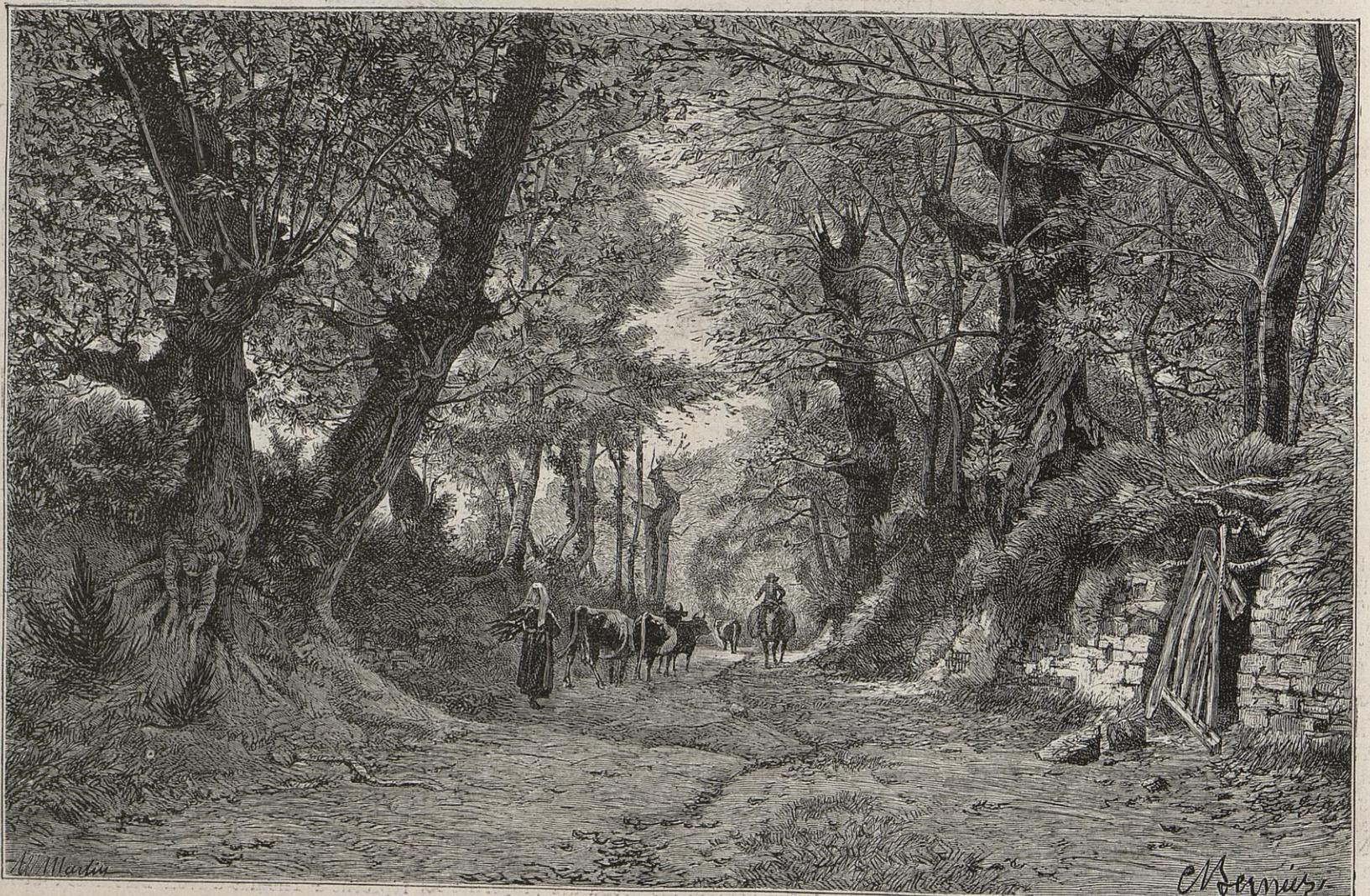
— Monsieur, voilà deux ans que j'ai versé, et depuis je n'ai reçu ni intérêt ni dividende. Je voudrais savoir où en est cette affaire ?

— Elle marche, monsieur l'abbé..., elle marche. Ayez confiance et rappelez-vous que le Christ a reproché à Thomas d'avoir besoin de toucher pour croire...

PIERRE VÉRON.



Tirs internationaux de France. — La Société du tir de Marseille fait une ovation à la députation des gardes nationaux de la Seine, à leur arrivée en gare.
 (D'après le croquis de M. Moutte.)



SALON DE 1870. — Un Chemin creux. — Tableau de M. Bernier, dessiné par l'artiste.

M^{lle} BOZACCHI

Marquer son début à l'Opéra par un gracieux triomphe; dès la première soirée se voir comblée d'applaudissements et de rappels; voir le premier feu de la rampe et entendre le Paris *dilettante* vous sacrer étoile de l'Académie impériale de danse par droit de pirouettes, de pointes et de jetés-battus, — tel doit être le rêve de toute artiste que dès sa plus tendre enfance, les maîtres ont entraînée dans l'art du ballet, cette féerie musicale et mimée inventée par la duchesse du Maine et qui faisait les délices du Roi-soleil, grand danseur lui-même. Eh bien, ce rêve de toutes les danseuses, s'est réalisé mercredi dernier, pour M^{lle} Giuseppina Bozacchi.

Cette nouvelle *prima*, dont l'adoption si soudaine a eu tout l'éclat d'une ovation, ainsi que le proclame Paul de Saint-Victor, est une jeune italienne, une enfant de seize ans et demi. C'est à Milan qu'elle a étudié les premiers éléments de son art.

A l'âge de dix ans, elle vient à Paris se mettre sous le patronage de la Boschetti, sa compatriote, qui la confie à M^{me} Dominique et fait les premiers frais de son éducation. Au bout d'un an, la petite Bozacchi a fait de tels progrès et promet un si bel avenir artistique que M^{me} Dominique l'admet dans sa classe particulière et la soigne comme un sujet distingué.



M^{lle} Bozacchi, de l'Académie impériale de musique. — Début dans le ballet de *Coppélia*.
(D'après la photographie de Reutlinger.)

Giuseppina avait vaincu les difficultés de la chorégraphie quand on la présenta à M. Perrin.

Elle donna au directeur de l'Opéra et à M. Saint-Léon, le directeur du ballet, une séance dans laquelle ces deux appréciateurs du talent chorégraphique reconnurent à l'élève de M^{me} Dominique des qualités vraiment exceptionnelles. M. Perrin, pour faciliter la continuation de si sérieuses études, signa à M^{lle} Bozacchi un engagement de six années, s'interdisant, pendant les deux premières années, le droit de faire danser sa pensionnaire encore *in partibus*. Le directeur de l'Opéra et M. Saint-Léon couvraient de toute leur sollicitude artistique cette jeune espérance. Les progrès constants de la danseuse étaient la garantie d'un prochain succès.

Enfin, quand le moment est arrivé où l'artiste a été jugée capable d'aborder la grande scène de l'Opéra, on a marqué l'heure de son apparition et M^{lle} Giuseppina Bozacchi a débuté dans le nouveau ballet de *Coppélia*.

La Bozacchi a le tempérament tout italien; on voit qu'elle a été baptisée par le soleil du Midi: son petit corps souple et nerveux se prête merveilleusement à tout ce que peut exiger de léger et de vif la danse de l'Opéra. Son pied est tout aussi espiègle, tout aussi mutin que son grand œil noir qui illumine d'intelligence sa physionomie enfantine.



PORTUGAL. — ÉVÉNEMENTS DE LISBONNE. — Le capitaine Pina Vidal harangue les troupes dans leurs quartiers et les rallie au maréchal Saldanha.

Ses mutineries vous rappellent
Ses espionsnet de Mérat :

Ces vers
des pieds, trésor dont la beauté marie
la rose triomphale et claire au lis jaloux,

Vous avez des frissons subtils comme les ailes
Non moins immaculés que les mains et plus frères,
A peine vous posez sur notre sol impur.

Peureux.....
Je crois sentir trembler.....
Des oiseaux retenus captifs loin de l'azur.

La Bozacchi est une danseuse de race et, comme la Béatrix de Shakespeare, elle peut dire : « Au moment où ma mère m'enfanta, une étoile dansait dans le ciel et c'est sous cette étoile que je suis née. »

LÉO DE BERNARD.

TIR INTERNATIONAL

DE CHAMBÉRY

La Compagnie des chevaliers-tireurs de Chambéry, qui date du treizième siècle et qui fut réorganisée en 1509 par le duc de Savoie, Charles III, le même qui fut si maltraité par son parent François I^{er}, notre roi poète et chevalier, a traversé tous les régimes sans trop modifier ses statuts traditionnels. Ses membres ont conservé la verdeur d'allures, l'adresse légendaire, la bonhomie galante et généreuse de leurs illustres devanciers. J'aurais à vous raconter mille traits d'esprit ou de courage de ces preux du bon vieux temps, depuis leur défi à l'arquebuse dans les prés de Mâcon, en 1473, à tous tireurs de Bourgogne, de France et de Lorraine, voire même des lignes allemandes, jusqu'à leur défense héroïque, en 1743, du petit château d'Apremont, contre vingt mille Espagnols.

Mais l'heure me presse, et j'ai hâte de vous envoyer le croquis que me remet à l'instant M. Hector Duverney, l'aimable architecte de nos chevaliers-tireurs.

Cette société a voulu profiter de l'affluence d'étrangers qu'attiraient dans la vieille capitale de la Savoie les fêtes agricoles du concours régional, pour convoquer nos voisins de l'Helvétie et du Dauphiné à ces luttes courtoises de sang-froid et d'adresse que je mets plus haut que nos frénésies anglomanes des steeple-chase, et que je voudrais voir encourager, mieux que les sots paris des courses de jockeys, par tous ceux qui s'intéressent aux exercices qui relèvent le caractère de l'individu au lieu de le ravalier.

Le tir international de Chambéry commence le 26 mai pour finir le 30. Un élégant chalet pavoisé et enguirlandé remplace le Stand des tireurs allemands; vingt-quatre cibles portant le nom des principales villes des Alpes sont offertes aux coups des tireurs. Trois cent quatre prix d'une valeur totale de 25,000 fr. seront distribués aux vainqueurs à la suite d'un bal offert dans la charmante salle de spectacle de la ville par les dames aux chevaliers-tireurs. Parmi les prix, on se disputera la coupe d'argent donnée par l'Empereur, une superbe boîte d'armes, fusil et pistolets damasquinés d'or, envoyés par le roi d'Italie, qui fait partie lui-même de la Société des chevaliers-tireurs, et qui n'a point oublié ses frères d'armes de Novare et de San Martino, ses braves et loyaux Savoyards. On remarque surtout un tapis de 50 mètres carrés brodé à la main par les jeunes filles de Chambéry, aussi précieux par la pensée délicate qui a présidé à ce travail que par le fini de l'exécution : un vrai travail de fées.

Vous connaissez la riante position de Chambéry, au milieu des vergers et des ombrages, avec les clochers de ses églises, les tours féodales de son vieux château, ses gigantesques montagnes murales du Bange et de la Dent-du-Chat, qui ont inspiré à George Sand quelques-uns de ses plus saisissants paysages. Une foule bruyante et brillante anime ces avenues habituellement paisibles; partout des drapeaux, des musiques, des chœurs d'orphéons; puis les costumes variés des tireurs, depuis la veste de velours du Dauphinois, la blouse serrée à la taille du Bressan, le chapeau coquet du Tyrolien, la plume de coq du Bersagliere, le feutre à

larges bords du Tarin ou du Faucigneran, jusqu'au corsage en cœur de la Bernoise, aux tresses blondes de la Valaisane et au casque d'or et de dentelle des femmes du val d'Isère, sans compter les belles élégantes de Chambéry, de Grenoble et de Genève. Ces groupes joyeux et gais font merveille sous ces arbres en fleurs par ce brillant et chaud soleil de printemps. Heureuse Savoie!

Deus nobis hæc otia fecit....

V. DE S.

Le concours international au tir de Chambéry a été ouvert jusqu'à mercredi dernier 1^{er} juin.

La distance à la quelle les cibles avaient été placées était de 200 mètres.

Beaucoup de Milanais et de Suisses sont venus concourir. Un tir spécial était affecté aux pompiers arrivés de tous les pays en rangs serrés, et qui se sont disputés les prix, armés de l'antique fusil à piston.

Dimanche dernier a été donnée une grande fête vénitienne sur le lac du Bourget, sillonné dans toute son étendue d'embarcations aux fanaux de mille couleurs.

Enfin, l'épisode le plus saisissant de cette fête internationale a été l'incendie du grand îlot situé au pied de la Dent-du-Chat dont le sommet aérien se trouvait alors éclairé de rouges lueurs, ce qui produisait un effet des plus étranges et des plus pittoresques.

CONCOURS INTERNATIONAL

DE LA SOCIÉTÉ DE TIR DE MARSEILLE

ARRIVÉE DE LA DÉPUTATION DES GARDES NATIONAUX DE PARIS.

Marseille possède depuis deux ans une Société de tir dont la création et l'installation, dues à M. Bouquet son président, méritent les plus grands éloges. Le Stand est situé à l'extrémité du Prado, là où étaient jadis le Château des fleurs et l'Hippodrome.

Samedi, dès midi, l'intérieur de la gare et ses abords étaient envahis par une partie de la population marseillaise, venue là malgré 30 degrés de chaleur pour souhaiter la bienvenue à la députation des gardes nationaux de la Seine, conviés par la Société de tir à son concours international.

A une heure cinquante minutes, le train spécial était signalé: on attendait anxieux, chacun s'arrangeant, se postant pour arriver au plus près des rails et tous les regards fixés vers l'entrée que le train franchissait bientôt aux acclamations de la foule, et salué par la musique du 5^e de ligne, pendant que les gardes nationaux bouclaient leur ceinture, tout en ripostant aux vivats des Marseillais par: « Vive Marseille, les Marseillais et les Marseillaises! » Les mains agitaient chapeaux et mouchoirs. L'enthousiasme gagnait tous les groupes, et les mains se pressaient fraternellement pendant que le président et MM. les membres de la Société du tir conduisaient le commandant Jahal et ses officiers dans la salle d'attente des premières. M. Bouquet, en sa qualité de président, a, dans une allocution aussi courtoise qu'émue, remercié au nom de tous la députation des gardes nationaux qui ont daigné répondre à l'invitation des membres de la Société du tir.

Après que le feu croisé des: « Vive la garde nationale de la Seine! Vivent les Marseillais! » a été terminé, M. le commandant Jahal, dans une improvisation des plus heureuses, s'est rendu l'interprète de la garde nationale pour l'accueil sincère dont leur députation venait d'être l'objet. La légion s'est rangée en bataille devant la gare de départ; le commandant et MM. les officiers sont montés à cheval, et, musique en tête, la députation a parcouru nos grandes rues jusqu'à la place de la préfecture, escortée par une foule qui grossissait à chaque pas, et saluée par les vivats les plus sympathiques.

D. J.

ÉVÉNEMENTS DE LISBONNE

Le maréchal-duc de Saldanha, dont nous avons donné le portrait dans notre dernier numéro, et qui trouve encore dans la verdeur de ses quatre-vingts ans l'énergie d'enlever un portefeuille à la baïonnette, n'en est pas à son coup d'essai. Son dernier acte politique et guerrier est son douzième ou quatorzième *pronunciamento*. C'est bien celui qui a fait le plus de bruit.

Depuis trois mois, dit-on, le maréchal préparait ce coup d'État. C'est dans la nuit du 18 au 19 mai qu'il l'a exécuté. Vers une heure du matin, trois coups de fusil furent tirés dans le quartier de Mouraria, et une douzaine de fusées sillonnèrent l'obscurité de leur traînée lumineuse. C'était le signal convenu. La caserne du 7^e régiment de ligne y répond et prend part la première au mouvement qui doit porter au pouvoir le vieux duc de Saldanha. Cinq cents partisans du maréchal pénètrent dans le fort où se trouve le 3^e bataillon de chasseurs, et fraternisent avec les soldats. Les régiments soulevés et les saldanhistes marchent ensemble vers le palais du maréchal qui, suivi de ses vieux amis, le vicomte de Pinheiro et le général Luero Cabreira, se met à la tête des troupes et marche sur le palais du roi, l'*Ajuda*, situé sur une colline, à deux pas de la capitale.

Le moment choisi par notre correspondant de Lisbonne, et dont notre gravure représente le croquis, est celui où le capitaine Pina Vidal harangue ses soldats dans l'intérieur de la caserne, les engageant à renverser le ministère Loulé et à mettre Saldanha à sa place. La proposition du capitaine est acceptée avec enthousiasme.

A la nouvelle de la tentative de Saldanha, les ministres se réunissent à la caserne de la garde municipale, qui se trouve au milieu de la ville, sur la place Caruco. Ils forment deux brigades de troupes restées fidèles qu'ils envoient, l'une défendre l'*Ajuda*, l'autre garnir les hauteurs du *Tereiro do Paço*, d'où l'on domine le port et la ville basse.

Saldanha arrive devant le palais du roi avec le 7^e régiment de ligne et le 5^e bataillon de chasseurs, dont le lieutenant-colonel seul n'avait pas voulu le suivre. Il se trouve en face de canons chargés à mitraille. Mais les artilleurs sont indécis. Le capitaine Mendona commande de mettre le feu aux pièces, mais les pièces ne partent pas. Les canoniers se contentent de décharger leurs mousquetons sur les rebelles qui se retirent un moment, mais reviennent bientôt à la charge.

Tout cela se passe devant le palais du roi, et cet épisode fait le sujet de notre seconde gravure. Quelques balles arrivent jusque dans la salle où se tient le roi et se logent dans les boiseries. Le colonel du 1^{er} régiment, qui était de garde au château, allait commander une attaque générale pour déblayer la place, lorsque don Luis de Mascarenhas, aide de camp du roi, lui transmet l'ordre de ne pas combattre. On va chercher Saldanha et on l'introduit auprès de Sa Majesté portugaise, qui accède à tout ce que demande le vieux maréchal.

Les ministres, voyant que le roi les abandonne, rentrent chez eux et refusent de signer la nomination de Saldanha comme président du conseil.

Aujourd'hui, le ministère Saldanha a remplacé le ministère Loulé. Le mode constitutionnel n'a rien eu à voir dans cette substitution politique qui s'est faite par un coup de force dont cinq hommes et un caporal tués ont été les victimes. Il y a eu encore une douzaine de blessés. Mais la seule tentative de résistance est celle dont nous retraçons les incidents, celle qui a eu lieu devant le palais royal de l'*Ajuda*.

M. V.

REVUE ANECDOTIQUE

DU PRÉSENT ET DU PASSÉ

UN HOMME EN QUARANTAINE

Sous cet autre titre, et en lui prenant un seul épisode, je vais essayer de faire apprécier

cier la seconde partie du remarquable ouvrage de M. Félix Bertrand sur la vendetta et le banditisme.

Vers la fin d'avril 184., le curé d'Ucciani déjeunait dans une petite salle à manger. Ses yeux se portaient de temps en temps vers l'extrémité de la place, où une maison présentait de nombreux signes de détresse. La porte principale en était soigneusement close; les fenêtres du rez-de-chaussée et du premier étage étaient toutes fermées, soit avec des contrevents, soit avec des matelas, et on pouvait remarquer çà et là des traces de balles. Un écriteau placardé sur le mur s'y étalait dans des dimensions gigantesques, comme pour faire appel à l'attention du public. Cet écriteau portait la singulière interdiction qui suit : « Il est défendu à tout médecin, notaire, curé, fonctionnaire public, soldat, gendarme, ouvrier, serviteur de porter secours et assistance à mon oncle M.... — Au bas, on lisait : « Le roi du Celavo... B.... »

Le curé avait contemplé ce spectacle d'un œil mélancolique, lorsque tout à coup il parut faire un mouvement de surprise.

« Risavetta ! s'écria-t-il, Risavetta ! »

A ce nom, une vieille gouvernante parut, et sur l'invitation qu'elle reçut, elle se rapprocha de la fenêtre. Le fait qui excitait à un si haut point la curiosité de ces deux personnages, était cependant bien simple. Un homme, portant à la main deux jarres d'eau, s'avancait lentement vers la maison dont il vient d'être question; il monta les trois ou quatre marches d'une espèce de perron, frappa à la porte et attendit. Quelques minutes s'écoulèrent, pendant lesquelles on vit les matelas d'une fenêtre se déranter un peu, et quelqu'un qu'on ne put apercevoir du dehors, ouvrit. L'homme prononça quelques mots, donna les deux jarres d'eau, alla délier le licol d'une mule attachée à un anneau de fer, et s'éloigna. Des regards curieux l'accompagnèrent, sans néanmoins qu'aucune interpellation directe lui fût adressée.

« En voilà un qui est bien hardi, » dit la vieille gouvernante.

« Le connaissez-vous ? » demanda le curé.

« Il me semble que c'est le meunier Domenico Musino de la commune de Peri.

« Dieu veuille qu'il ne lui en mésarrive pas ! »

Quelques jours après, cet homme de cœur se voyait en effet hélé dans un makis du Monte Renoso. Relevant la tête, il apercevait, sur un rocher, la statue immobile d'un homme qui le tenait en joue :

« Qui t'a chargé, ajoutait la voix, d'aller porter à boire à mon oncle M.... quand il a soif ? Est-ce que tu n'as pas vu l'affiche et mon nom dessous ? Attends, je vais t'apprendre à désobéir à mes ordres. »

Il descendit en prononçant ces mots, et ordonna au meunier de se dépouiller de ses vêtements. Lorsque celui-ci fut nu comme un ver, il l'attacha à un arbre et le fustigea sans pitié avec un faisceau de verges et d'orties. Un berger, qui faisait paître son troupeau à distance, fut appelé pour être témoin de ce châtement et pour publier dans le pays quels en avaient été la cause et l'auteur.

Les punitions de ce genre fréquemment infligées, donnaient une sanction aux redoutables défenses des bandits, et celles-ci finirent par être exécutées à peu près à la lettre. Les conséquences matérielles qu'elles produisirent s'étalèrent longtemps, soit dans les campagnes, soit dans les lieux habités, sous la forme d'un désastre. On entra dans un bourg, et au centre même on apercevait une maison dont l'aspect serrait le cœur. Les fenêtres étaient closes; au pied du mur, le chardon poussait; le seuil était jonché de feuilles; la cheminée ne fumait plus; les pierres se détachaient du mur de l'enclos.

Et lorsque quelque étranger, ignorant les mœurs du pays, s'étonnait à la vue de cette habitation délabrée, de cet enclos soumis à l'abandon, pour toute explication, on lui adressait ces simples paroles : « *Questi beni sono appigionati al sole.* » (Ces biens sont afferchés au soleil.)

B..., en fustigeant le meunier Musino, n'avait donc pas innové, il n'avait fait que se conformer

aux anciennes traditions du banditisme. Mais cet incident devait être accompagné d'un autre plus grave encore.

La nuit qui suivit l'exécution dont il a été question plus haut s'était déjà écoulée en grande partie, lorsqu'un homme armé pénétra avec précaution dans le bourg d'Ucciani. Après avoir marché quelque temps, il sauta dans une cour, écouta s'il n'entendait aucun bruit, regarda autour de lui s'il n'apercevait personne, et, satisfait de son examen, s'avança en droite ligne vers une porte à laquelle un petit cheval noir était attaché. Il le délia et le conduisit en laisse; il descendit d'abord par un sentier bordé de broussailles jusqu'au fond d'une vallée, et remonta ensuite par un second chemin de l'autre côté du village. Au bout de quelques instants, il se trouva près d'un mur d'enceinte qu'il longea jusqu'à un endroit où plusieurs pierres en s'ébouyant avaient formé une brèche. Profitant de ce passage, il entra dans un jardin. Son premier soin fut d'ajouter une corde à la longe du licol; puis il attacha le cheval au tronc d'un arbre fruitier, et lui-même se blottit dans un bouquet de pruniers sauvages.

Au milieu de ces préparatifs, la nuit s'achevait peu à peu, et les premières clartés de l'aube, quoiqu'elle ne répandît encore qu'une lueur douteuse, permettaient de voir d'une manière un peu plus distincte les objets environnants. D'un côté, on apercevait le cheval qui broutait à son aise au milieu d'un magnifique carré de choux; de l'autre côté, et presque en face, s'élevait une maison d'assez belle apparence. Au petit jour, une fenêtre s'ouvrit; une tête, coiffée d'un grand bonnet de coton, parut un moment, et on entendit une voix crier de l'intérieur avec colère : « *Mariuccia! Mariuccia! oh! maledetto cavallo!* »

Mariuccia dormait probablement encore, ou faisait semblant de dormir, car elle ne fit aucune réponse. Un bruit de pas précipités retentit d'abord au premier étage, continua ensuite dans l'escalier, et presque aussitôt un homme à demi vêtu, sortant par une porte latérale, se montra avec un long bâton à la main. Il s'élança au pas de course vers l'irrévérencieux quadrupède qui déjeunait aux dépens de ses plus beaux légumes. Il allait le punir de sa gourmandise, lorsqu'un coup de fusil le renversa lui-même.

Le lecteur a sans doute déjà deviné quel est le bourreau et quelle est la victime. Celle-ci offrait un exemple frappant de l'ingratitude humaine.

B... avait été élevé à Pise aux frais de son oncle M..., et y avait obtenu un diplôme d'officier de santé. A son retour, son bienfaiteur lui donna une petite pension pour lui assurer les moyens d'attendre la clientèle; mais sa conduite laissant beaucoup à désirer, son vieux parent crut devoir mettre des bornes à sa générosité.

B... prit aussitôt la campagne, et par représailles il fit subir à son oncle une série d'incroyables persécutions. Il incendiait ses bâtiments, ravageait ses récoltes, empêchait la culture de ses terres. Un matin, au point du jour, M... fut réveillé par des bèlelements confus; il ouvrit la fenêtre et reconnut son troupeau de moutons que le berger, effrayé par des menaces de mort, avait été contraint de lui ramener. Ne sachant plus qu'en faire, M... vendit ses bêtes à plusieurs habitants du village. B..., instruit de ce marché, prescrivit aux acheteurs d'en verser le prix entre les mains de la gouvernante du curé, qui était sa parente, et qu'il avait chargée de le lui remettre. Un des débiteurs étant en retard d'effectuer le paiement, il lui tua deux bœufs pour le mettre en demeure. Le meunier Musino, pour n'avoir pas tenu compte de l'interdiction qui avait été affichée, reçut le châtement dont il a été question. Quant à M..., attiré hors de la maison où il se gardait, il fut gravement blessé d'un coup de fusil et ne tarda pas à mourir. Le neveu, malgré l'exhérédation dont il avait été frappé, ne s'empara pas moins de la succession de sa victime.

B... était musicien, et les soirs, dans les Pacciali du monte Renoso, il chantait des *ballate* avec sa maîtresse, en s'accompagnant de la guitare.

Tous ces faits résultent de la procédure crimi-

nelle, aux effets de laquelle B... put d'abord se soustraire. Il était même venu à bout de gagner la Sardaigne et d'embarquer sur un bâtiment à destination de Gênes, lorsque le gros temps chassa le navire dans les eaux d'Ajaccio, où les voltigeurs corses vinrent arrêter le coupable sans éprouver la résistance attendue. Il demanda seulement sa guitare avant de rentrer en prison.

B... s'était embarqué pour Gênes dans l'intention de gagner le Nouveau-Monde. On trouva dans sa malle plusieurs lettres de recommandation, dont une adressée à un docteur en médecine dans l'Amérique espagnole, renfermait cette singulière phrase : « Je vous prie de l'accueillir comme vous m'accueillerez moi-même, car c'est un jeune homme de bonnes mœurs, plein de mérite, et capable de se faire respecter au besoin. »

Pour copie conforme :

LORÉDAN LARCHEY.

L'ACCIDENT DE SAINT-BENOIST

Le vendredi 27 mai dernier, un train portant le n° 332, composé de huit wagons et de six fourgons de marchandises, partait de Saint-Sulpice-Laurière, près Limoges, à cinq heures du matin, conduisant à Poitiers environ vingt-cinq voyageurs.

Après avoir traversé la barrière de la route de Gençay, à quelques centaines de mètres du tunnel de Saint-Benoist, l'essieu du septième wagon, n° 33,737, appartenant à la compagnie Paris-Lyon-Méditerranée, se rompit tout à coup. Un choc terrible se produisit, une partie de l'essieu se ficha en terre, et, pendant que la locomotive continuait sa course jusqu'à l'entrée du tunnel, les six voitures du train, passant successivement sur cette proéminence, quittèrent le rail pour aller tomber, en se brisant le long d'un talus de trente mètres de hauteur, sur une étroite langue de terre située entre cette périlleuse montagne de pierre et la jolie rivière nommée le Clain.

Il était neuf heures trente-cinq minutes du matin; les élèves du grand séminaire de Poitiers, qui herborisaient sur les riants coteaux de leur propriété voisine, accoururent au bruit de la chute et commencèrent aussitôt les manœuvres de sauvetage.

Les portières des wagons furent ouvertes en un instant, et les voyageurs délivrés de leur horrible captivité.

Ceux d'entre eux qui avaient échappé — par miracle — à cette terrible catastrophe, se joignirent aux séminaristes pour secourir leurs malheureux compagnons.

On releva huit blessés... et deux morts.

Ces derniers étaient M. Boutillier du Rétail, ancien maire de Château-Larcher, l'un des hommes les plus estimés du Poitou. Il avait une jambe entièrement cassée.

L'autre s'appelait Jean Brodu; c'était un soldat du 86^e de ligne.

Le malheureux troupien, à peine âgé de vingt-deux ans, se rendait — le cœur gonflé de joie — à Bouresse dans la Charente, auprès de sa famille qu'il avait obtenu la permission d'aller revoir pendant quinze jours.

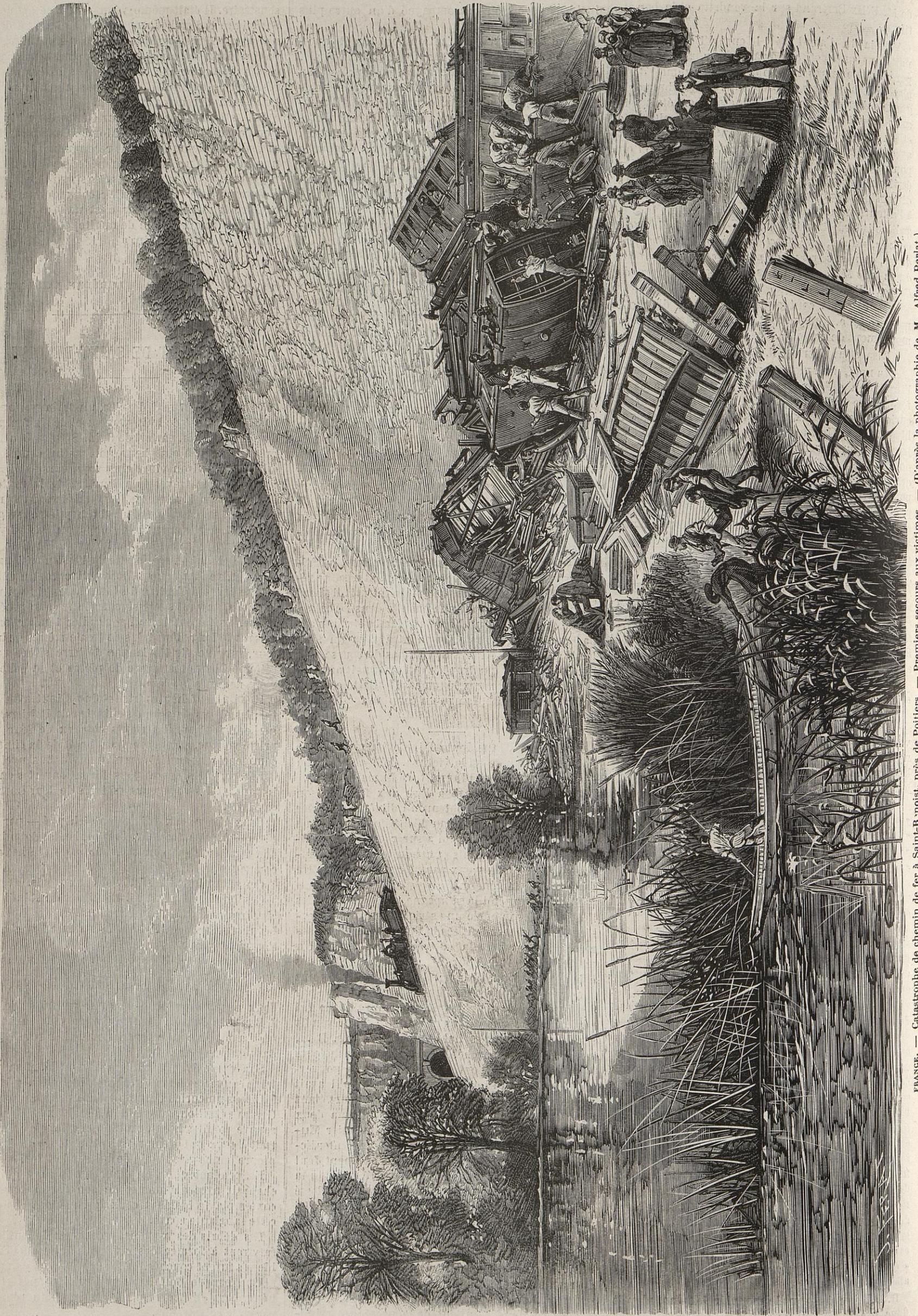
Son crâne était horriblement mutilé, et sa poitrine couverte de matières sanguinolentes.

Citons un curieux exemple de fermeté du nommé Gustave Guillon, garçon de vingt-deux ans, ancien zouave pontifical, qui, mutilé dans le choc, montrait à ceux qui s'empresaient autour de lui sa propre jambe gisant loin de lui sur le talus.

Et, pendant que l'on étanchait le sang qui s'échappait avec abondance de son genou brisé, il contempla froidement ceux qui allaient chercher cette sanglante épave.

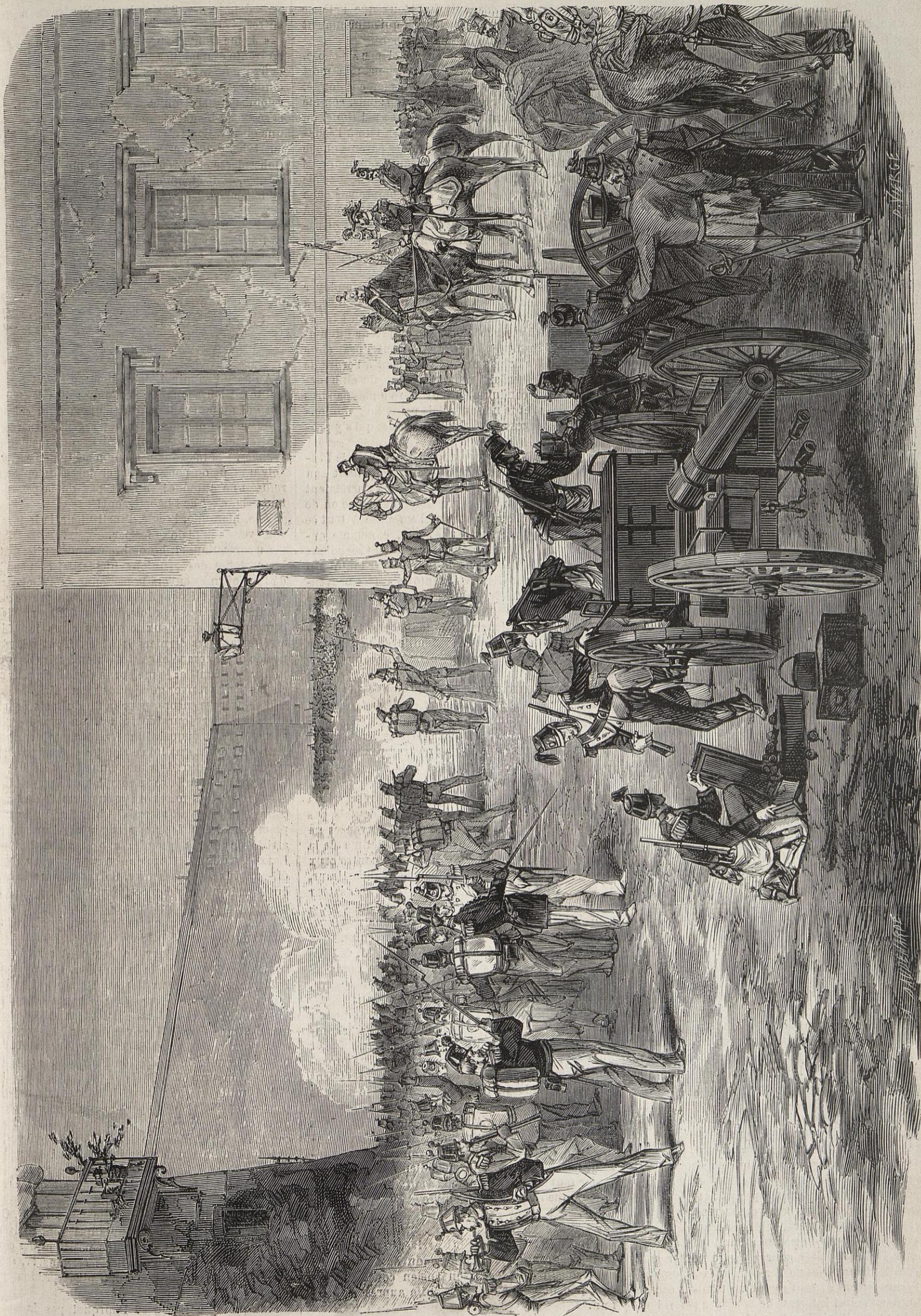
Les débris des wagons, recouverts de feuillage, servirent à former des civières sur lesquelles les blessés furent couchés.

Une barque flottait au milieu des joncs et des nénuphars en fleurs, sur l'eau du Clain réveillée par cette catastrophe.



FRANCE. — Catastrophe de chemin de fer à Saint-Benoist, près de Poitiers. — Premiers secours aux victimes. — (D'après la photographie de M. Alfred Perlat.)

FRANCE. — Catastrophe de chemin de fer à Saint-Benoist, près de Poitiers. — Premiers secours aux victimes. — (D'après la photographie de M. Alfred Perlat.)



PORTUGAL. — ÉVÉNEMENTS DE LISBONNE. — Le maréchal Saldanha attaque le palais royal, à la tête de six bataillons soulevés.

L'un des séminaristes sauta à l'avant de l'embarcation grossière, et saisissant une perche, il traversa un à un les malheureux, soutenus par ses camarades, pour aller les déposer au milieu d'un grand pré ombragé par de gigantesques peupliers.

C'était un lugubre spectacle que de voir ces jeunes hommes en robe noire, ces voyageurs mutilés, ces femmes désolées, ces wagons brisés, au milieu de ce petit coin du monde — favori de la nature, — où le malheur venait se poser.

— Ah! le bel endroit pour mourir!

H. MOREL.

Une entrevue avec les deux Robespierre

NOUVELLE

Si le torrent des années ne paraît entraîner nos misères qu'avec une déplorable lenteur, c'est que chaque jour produit les siennes, et que la vie n'est qu'un incessant combat. Un événement en efface un autre; avec le temps, les aspérités de la route parcourue disparaissent de notre mémoire pour laisser dominer en nous le sentiment de satisfaction de les avoir tournées ou vaincues sans y ébrécher notre délicatesse et notre cœur.

Mais il est d'autres souvenirs qui se perpétuent sans se modifier et qui deviennent légendaires dans les familles; ce sont ceux qui ont trait aux périls dont elles ont été menacées dans les crises politiques, et où elles ont dû leur salut au courage et à l'adresse de quelqu'un des leurs.

1793 et la Terreur sont bien loin de nous; néanmoins cette époque ne sera jamais oubliée; son influence morale se révèle encore à chaque mouvement de l'esprit humain, et la curiosité est toujours stimulée par les faits qu'elle a produits dans l'histoire du siècle dernier.

Chacun alors avait à lutter, soit pour excuser son passé, atténuer son origine, soit pour détruire la suspicion et protéger son avenir.

C'étaient donc de cruels moments que ceux que je rappelle, et encore plus redoutables lorsqu'on n'était pas bien certain d'être à l'abri de quelque reproche d'incivisme.

Ma bisaïeule, de qui je tiens les faits suivants, était demeurée seule avec ses deux petites filles, âgées de huit à dix ans, parmi une population enfiévrée de démagogie, et la malheureuse femme avait d'autant plus à craindre la fureur de ses concitoyens, qu'elle appartenait à une famille passée presque tout entière à l'émigration.

Cependant mon arrière grand-mère avait dans, des temps plus heureux pour elle, rendu des services à la plupart de ses voisins, et, grâce à cette circonstance, ils conservaient encore envers elle certains ménagements, sans quoi elle eût été dénoncée mainte fois au tribunal révolutionnaire.

— Ceux qui me témoignaient le plus d'égards, disait mon aïeule, avaient quelque analogie avec les chiens qui grognent et aboient à votre aspect sans vous mordre; cependant, le cordonnier de la rue que j'habitais était le jacobin le plus forcené du quartier, et avait été, pour cette raison, nommé accusateur public.

« Heureusement, je n'avais jamais discuté ses factures que je payais fort exactement. En diverses occasions, ses enfants même s'étaient loués de ma générosité que, sous l'impression de la peur, je pouvais jusqu'à leur envoyer les plus beaux fruits de mon jardin.

« Néanmoins, je ne puis dire la crainte que m'inspirait la famille Pidoux. Pendant la nuit, que de fois accoudée dans l'ombre, à ma fenêtre, je regardais celle de mon terrible voisin, me demandant, lorsque j'y voyais briller quelque lumière, à quelles élucubrations malfaisantes il pouvait employer les heures que les honnêtes gens consacrent au repos. Souvent, durant des après-midi entières, j'épiais le passage des enfants du redoutable citoyen accusateur, et je les appelais pour les faire goûter avec mes petites filles et les gorger de friandises, emplissant leurs poches de tout ce qui me tombait sous la main, dans le but intéressé de m'attirer sinon l'apui, du moins l'indifférence de leur père.

« Je n'ignorais point que je fusse au nombre des suspects et qu'il dépendit de Pidoux que j'allasse augmenter le nombre des victimes qui alimentaient la justice expéditive de la nation.

« A cette époque, la vie tenait à si peu de chose, qu'on n'y attachait guère d'importance; la mort était un accident trop prévu, à un moment donné, pour qu'on pût la redouter beaucoup; puis, comme dans tous les instants de grande crise politique, on savait mourir et porter dignement sa tête à l'échafaud; mais j'avais en émigration des parents que je soutenais de mes ressources, et auprès de moi mes deux petites-filles qui, sans ma présence et ma sollicitude, eussent été perdues... Je comprenais donc l'utilité de mon existence, je me cramponnais à elle, elle était un devoir, et je ne voulais pas disparaître dans l'affreuse tourmente en laissant sans mandataire d'aussi grandes obligations que celles qui m'incombent.

« Pour obtenir un tel résultat, il fallait employer les moyens les plus antipathiques à ma nature, à mon éducation, à mes sentiments et à mes idées. Dieu me pardonnera, je l'espère, en faveur du mobile qui m'inspirait, la duplicité dont j'usai forcément. J'affichais mon dévouement à l'ordre de choses; je ne perdais pas une séance du club des Jacobins; j'y conduisais à tour de rôle mes pauvres petites filles, et je ne sourcillais point aux motions les plus étranges et les plus saugrenues qui s'y produisaient.

« Placée en face de mon ancien cordonnier, je l'interrogeais anxieusement du regard, sollicitant son approbation, tremblant quand ses yeux s'arrêtaient sur les miens avec une expression de défiance ou de menace, et applaudissant sans l'entendre à tout ce qu'il disait; puis, rentrée chez moi, et comme entraînée par l'admiration que m'inspiraient ses odieux discours, je m'empressais de lui envoyer tantôt un panier de mon meilleur vin, tantôt d'autres provenances que mes fidèles fermiers continuaient à me servir.

« Les enfants Pidoux me faisaient connaître l'arrivée de mes envois dans leur famille et la manière dont ils avaient été accueillis. Le plus souvent, le citoyen accusateur les recevait en proférant contre moi d'horribles menaces, et le plus jeune de ses fils me rapporta, un jour, que, tout en dégustant mon excellent vin du Jura, son père avait dit en riant : « — Tout de même, cette vieille aristocrate a du bon, mes enfants; elle s'imagine tromper ma vigilance par ses douceurs, mais je suis incorruptible, et rira bien qui rira le dernier. »

« J'étais donc prévenue de ce que me réservait la reconnaissance de mon voisin. Je ne doutais pas que, dans un avenir peu éloigné mes avances ne m'empêcheraient point de devenir la victime de la haine que professait le citoyen Pidoux contre ceux que Dieu n'avait pas fait naître pauvres et artisans, et je pensai à me tirer des griffes de l'accusateur public par un autre expédient qui m'a réussi, puisque je suis encore de ce monde à quatre-vingt-quinze ans pour vous raconter mes souvenirs.

« Je me rappelai qu'un de mes cousins, M. de Châtenay, avait fait ses études au collège Louis-le-Grand en même temps que les frères Robespierre, dont il m'avait souvent parlé avec affection.

« Ce cousin, mes enfants, votre arrière grand-oncle à la mode de Bretagne, était mort, mais je sais combien sont puissantes les amitiés du jeune âge et quelles traces elles laissent en nous, et je me proposais de les invoquer auprès de ceux qui étaient l'âme même de la terreur à laquelle je voulais échapper.

« On annonçait l'arrivée de Robespierre junior dans notre ville; il faisait en ce moment ce qu'on nommait des tournées civiques dans les provinces. Je résolus de solliciter de lui une audience et de lui présenter mes enfants, car mieux vaut, dit-on, aborder le loup que se laisser poursuivre et dévorer par ses petits.

« C'est ce que je fis.

« Dès que Robespierre fut arrivé, je me rendis à l'hôtel national où il était descendu et au nom de mon cousin Châtenay, son ancien condisciple et ami, je demandai à être introduite auprès du tribun.

« A peine l'officier eût-il transmis ma requête

au citoyen Robespierre que j'entendis une petite voix douceuse, flûtée, donner l'ordre de me faire entrer.

« Je me trouvai aussitôt en présence d'un homme de trente et quelques années, mince, maigre et dont la figure ne manquait ni d'un certain charme, ni d'une certaine distinction; ses cheveux châtains retombaient sur son cou selon la mode du temps, et ses yeux bleus gris se fixaient sur les miens avec une observation intelligente et profonde; sa main, aussi belle que celle de son frère, et, l'ainé des Robespierre était réputé avoir la plus jolie main de France, était étendue devant lui sur une table avec nonchalance.

PIERRE COEUR.

(A continuer.)

COURRIER DU PALAIS

Au grand criminel, de malheureuses filles-mères qui tuent leurs enfants, des jeunes gens de dix-sept ans qui attaquent les cultivateurs sur les chemins pour voler quelques pièces d'argent, des incerdiaires monomanes, qui brûlent des meules, des granges, des maisons presque machinalement, pour voir un feu, ou pour se venger de ce qu'on leur a refusé une aumône! ce n'est pas de la perversité tout cela, c'est de l'hébétément!

Vite, bien vite, l'école, l'instituteur, la lecture et vous verrez la plaie se fermer.

Au correctionnel, de nombreuses poursuites contre les orateurs des réunions plébiscitaires pour les délits d'offenses envers la personne de l'Empereur, d'apologie de faits qualifiés crimes, de provocation à la désobéissance aux lois, de cris séditieux; puis la comparution des deux ou trois cents individus arrêtés dans les derniers troubles. Tout cela n'est pas de notre compétence et n'a rien à faire dans un journal de famille: je me borne donc à signaler ces causes pour prouver que je sais mon palais.

Il se prépare encore, pour la fin du mois de juin ou les premiers jours de juillet, un grand procès aux audiences duquel il faudra bien que je sois présent, de par ma qualité de reporter et dont pourtant je vous dirai peu de chose quand il viendra; je veux parler de l'affaire du complot, ou des complots. La chambre des mises en accusation de la haute cour de justice s'est assemblée hier (lundi) pour la première fois. M. le procureur général Grandperret, assisté de M. le premier avocat général Dupré Lasalle, a donné lecture de son rapport qui a duré, dit-on, plus de trois heures. Soixante-treize individus sont impliqués dans cette affaire, la procédure est nécessairement fort volumineuse, de sorte qu'il faut bien compter une semaine avant que l'arrêt ne soit rendu.

La haute cour, le jury de jugement seront convoqués... mais où? Voilà la question. Il y a, je vous l'affirme, plus de sept villes en France qui se disputent l'honneur de voir siéger la haute cour dans son sein. MM. les maîtres d'hôtel font déjà imprimer des cartes nouvelles avec des tarifs... spéciaux.

Le nombre des inculpés et des témoins rend impossible la salle des assises de Tours; on a parlé de Rennes, on a parlé de Blois et de la salle des États.

J'ai mille raisons et mille bonnes raisons pour penser que Blois ne l'emportera pas, quoique presque tous les journaux aient annoncé ce choix comme définitif. La salle des États n'est que vaste, et il lui faudrait une appropriation qui demanderait des travaux importants. Il y a encore, m'a-t-il été dit, certaine considération délicate qui ferait repousser cette combinaison.

Et puis Blois ne possède que deux hôtels. Où coucheront les cent hauts jurés qui vont arriver, les deux ou trois cents témoins possibles, les cinquante ou soixante journalistes certains..., sans compter les curieux, beaucoup plus certains encore?

Pourquoi pas Bourges? Pourquoi pas la belle salle des assises du palais de justice de Rouen?

Maintenant, je reviens à la salle des Pas-Perdus, et j'entre à l'audience de la 3^e chambre du tribunal civil.

Aimez-vous la musique? Eh bien, si oui, allez l'admirer chez elle, dans ses temples; mais ne la faites pas venir chez vous, ou le concert peut finir par ce qu'il y a de moins harmonieux, c'est-à-dire, un procès? C'est ce qui est arrivé à M. le comte de Larochevoucauld propriétaire du château de la Gaudinière, il voulait une fanfare et un orchestre de salon pour le divertissement des hôtes qu'il reçoit pendant la belle saison. La fanfare ill'avait trouvée; mais l'orchestre de salon composé de six solistes, c'était une découverte plus difficile à faire. M. Vicini, chef d'orchestre se proposa comme organisateur, promit d'engager et d'amener au château une flûte de première force, deux premiers violons solo, un harmonium, un piano et une contre-basse. Comme M. Vicini devait lui-même être un des exécutants je suppose qu'il devait être la « flûte de première force ». Ces six artistes devaient être pourvus d'un habit noir, d'un pantalon noir, d'un gilet blanc, se conduire convenablement, loger dans les communs du château, faire de la bonne musique, endosser l'uniforme au besoin, ne jamais refuser le service et n'adresser de réclamations que par l'intermédiaire de M. Vicini. Ils devaient être couchés et nourris par M. le comte qui, en outre, donnait à M. Vicini deux mille francs pour deux mois.

La flûte de première force, un des violons, l'harmonium et la contre-basse arrivèrent exactement au jour dit; mais le piano n'arriva point et le second premier violon arriva sous une forme tout à fait inattendue; c'était une demoiselle, c'était M^{lle} Beno accompagnée de sa mère,

Voilà qui va faire bondir M^{lle} Maria Deraisme, la conférencière: l'intendant de M. le comte ne voulut pas accepter un premier violon en crinoline, il trouva que les conventions devenaient impossibles à exécuter; il était évident que M^{lle} Beno et sa maman n'étaient pas pourvues d'habits, de pantalons noirs et de gilets blancs; il était certain qu'elles ne pouvaient endosser l'uniforme si elles en étaient requises; sans parler de mille autres petites difficultés que pouvait faire naître la présence de deux dames dans les communs du château transformés pour la circonstance en caravansérail... Et puis enfin le piano manquait.

Je ne sais pas si M. le comte de Larochevoucauld et ses hôtes du château de la Gaudinière se sont contentés de la fanfare en plein air, et ont dû se passer de la musique de salon, mais le procès nous dit que M. Vicini, sa flûte de première force, ses autres artistes, leurs habits noirs, M^{lle} Beno et sa maman, ont dû reprendre le chemin de Paris, avec cent francs pour frais de voyage. C'est pourquoi M. Vicini demande à M. le comte de Larochevoucauld duc de Doudeauville, 3,100 fr. de dommages-intérêts, que la troisième chambre du tribunal civil de la Seine refuse impitoyablement de lui accorder, attendu qu'il avait promis des solistes renommés... et qu'il n'avait pas tenu ses engagements, au moins à cet égard.

Je crois avoir vu cette semaine devant le tribunal de police correctionnelle de Paris l'homme le plus malheureux de la terre. Je sais combien de gens vont réclamer; c'est si commun, le malheur! et c'est encore une consolation de pouvoir se dire plus malheureux que les autres... C'est une supériorité!

Voyons! qui veut lutter d'infortune avec Jean-Baptiste Bellon? Il a trente-deux ans et il gagnait péniblement peut-être, mais enfin convenablement sa vie à faire des travaux de terrassement pour la ville de Paris, lorsqu'il fut atteint, dans le courant du mois de mars 1869, d'une cataracte stratifiée, compliquée, sur les deux yeux; cette cataracte a été longtemps soignée sans succès, dit le docteur Liebreich dont je paraphrase ici le certificat, ce qui a produit une cécité complète et incurable.

Oh! attendez! ce n'est pas tout.

Voilà donc Bellon ne pouvant plus gagner sa vie ni fournir aux besoins de sa femme, car il est marié, et sa femme n'est ni douce ni patiente... Enfin l'on mangeait encore un peu dans le ménage, car il y a des gens qui vous disent de bonne foi que l'on ne meurt jamais de faim! Mais un nouveau mal-

heur vint fondre sur le pauvre aveugle affamé et maltraité par sa femme. Lisez un autre certificat du même docteur:

« Bellon est atteint en même temps d'un diabète famélique polyrique à un degré tel qu'il est obligé de manger jusqu'à soixante-cinq ou soixante-six livres de nourriture en vingt-quatre heures! »

Un autre certificat, délivré à Bellon par le maire du onzième arrondissement de Paris, expose les mêmes faits et servait à ce malheureux à obtenir du pain dans les casernes de Paris.

Peut-on se faire à l'idée d'une pareille infortune, être aveugle, avoir une mauvaise femme, et se lever tous les matins de son grabat en se disant: « Il faut que, d'ici au coucher du soleil, j'aie trouvé soixante-six livres de nourriture! »

Eh bien, ce n'est pas tout; ce n'est pas assez que Bellon ait une femme, il a un beau-frère, un égoutier nommé Feausatier, lequel a un camarade, égoutier comme lui, du nom de Bougelot. Ces deux misérables, sur les excitations de la femme de Bellon, n'ont-ils pas battu l'aveugle! C'est en effet comme plaignant que Bellon se présente devant la police correctionnelle, et, sur sa plainte, les deux égoutiers ont été condamnés chacun en 25 francs d'amende, et à payer à Bellon 25 francs à titre de dommages-intérêts.

Allons, allons, voilà de quoi manger quelques jours... mais après?

Pour aujourd'hui, je ne trouve plus sous ma main que des histoires tristes:

Un enfant de treize ans, le jeune Vautrin, va aux bains froids avec sa pension; il avait pied, il jouait, il riait, il met sa tête sous l'eau; le courant l'entraîne et le fait passer entre les barres de fer qui ferment le bain. On a trouvé son cadavre le lendemain. La 4^e chambre du tribunal civil a condamné le maître de pension et le propriétaire de l'établissement de bains, qui ont manqué de surveillance, à payer au père, non pas les 10,000 francs qu'il demandait, mais la somme de 500 francs à titre de dommages-intérêts.

Vous voyez bien que tout cela n'est pas gai et qu'il faut que je m'arrête.

PETIT-JEAN.

SALON DE 1870

V

MM. Hiolle et E. Barrias. — L'École de Rome. — M. Bernier.

Dans notre dernier numéro, nous avons publié la gravure de la *Jeune fille de Mégare*, statue de M. E. Barrias; aujourd'hui nous donnons celle de l'*Arion*, de M. Hiolle.

Ces deux ouvrages, remarquables par le goût qui a présidé à leur invention et par le soin studieux avec lequel l'exécution en a été conduite, sont récompensés comme ils méritaient de l'être: le public ne leur ménage ni ses louanges spontanées ni son approbation réfléchie; le jury les honore de médailles, et décerne en outre à l'*Arion*, hommage insigne, le prix d'honneur de l'exposition de sculpture.

C'est qu'en effet cet *Arion* est une noble chose. Peut-être l'on dira: L'auteur a fait bien bon marché du récit d'Hérodote, puisque celui-ci prétend que le dauphin recueillit et transporta à Corinthe le poète méthymnien revêtu de ses plus riches vêtements; or, au lieu de cela, nous avons quoi? un personnage absolument déshabillé. Mais l'observation n'a pas la moindre valeur. Dans la circonstance, l'on s'explique aisément que M. Hiolle ne s'en soit point tenu au texte de la fable; et comme, en fin de compte, le programme, modifié à son gré, lui a fourni l'occasion d'une composition très-ingénuement pondérée, d'un sentiment élevé et simple à la fois; comme chacune des parties de son tra-

vail dénote une véritable passion du bien et du beau, loin d'être blâmé, qu'il soit remercié d'avoir négligé la draperie pour le nu, d'avoir mis la vérité humaine au-dessus de l'intérêt archéologique.

Avec plus de raison, je le crois du moins, l'on trouvera le modelé de l'*Arion* trop également passé, d'une facture symétrique, affaiblissant un peu les plans, éliminant uniformément les détails de la réalité, et parfois l'on aimerait des accents plus nerveux, plus imprévus. Affirmant l'impression de la vie, éveillant et soutenant l'attention, ils ajouteraient encore au charme et à l'intérêt de l'œuvre. Oui, la critique me paraît juste. N'en exagérons pourtant point l'importance. L'attitude de la figure est-elle neuve et harmonieuse? Le visage est-il beau, intelligent, expressif? Dans le choix des formes et l'inflexion des plans, reconnaît-on un esprit distingué, amoureux des élégances de la nature et des beautés de l'antiquité? L'exécution manuelle est-elle digne de la pensée créatrice? Voilà l'essentiel, voilà ce qu'il importe plutôt d'examiner. Eh bien, de l'avis de tous les connaisseurs, en réponse à ces questions diverses, l'affirmative ne peut faire l'ombre d'un doute; et si l'on considère maintenant que c'est pour ainsi dire à ses débuts que M. Hiolle nous donne un tel morceau et se sépare avec autant d'éclat de la foule, rien de plus naturel que de conclure en espérant pour lui une carrière fertile en triomphes, en lui prédisant un avenir glorieux.

M. Barrias n'a point cherché le même but que M. Hiolle; la *Jeune fille de Mégare* a moins d'élévation et d'idéalité que l'*Arion*. Cela se conçoit. Il ne s'agissait pas pour l'artiste de personnifier le héros poétique d'une légende, mais de reproduire un type, des traits caractéristiques qu'il avait observés dans le cercle de la nature réelle. En définitive, son œuvre est des plus agréables. La pose a tout le cachet local que l'on pouvait désirer, sinon infiniment de grâce; voilé d'indifférence et d'ennui, le visage est très-personnel; parfaitement ajustées, travaillées d'un ciseau obéissant et très-souple, les draperies ne laissent rien à reprendre, et si les nus procèdent un peu trop par formes rondes et rebondies, ce qui les engorge et leur donne quelque lourdeur, ils sont modelés toujours en connaissance de cause, avec beaucoup de finesse, avec une volonté des plus louables, un amour rare. Certains passages offrent de délicieuses surprises de nature. Par endroits, le marbre vit et palpète. Pour me résumer, je dirai que cette statue, d'un style simple et paisible, est vraiment remarquable, et ses nombreux mérites justifient pleinement le succès qu'elle rapporte à son heureux auteur.

Cette *Jeune fille de Mégare* et l'*Arion* sont des produits de notre école de Rome. Tout comme l'*Ève* de M. Delaplanche, — figure aux fortes mamelles, aux flancs larges et puissants, trop en chair peut-être, mais d'une allure hardie, originale et vivante, d'une exécution habile, châtiée, sûre d'elle-même; — tout comme la *Pythie* de M. Bourgeois, — dont le geste est fier et plein de souffle, la silhouette énergique, le caractère noble, monumental; — tout comme le buste envoyé par M. Degeorge (*Bernardina Cenci*), un morceau charmant, une pièce suave, exquise, sans reproche, j'ose dire; tout comme le modèle du *Vainqueur au combat de coqs*, par M. Falguière, dont l'expression définitive en marbre a failli l'emporter, pour la suprême couronne, sur l'*Arion* de M. Hiolle. Eh! mon Dieu! il n'y a pas si longtemps que M. Tournois, l'auteur d'un *Persée* auquel les visiteurs compétents rendent d'unanimes hommages, et M. Chapu, qui expose une *Jeanne d'Arc* que tout le monde applaudit, sont de retour de Rome, et c'est de Rome encore qu'il y a peu d'années sont revenus, mûris par la réflexion, fortifiés par l'étude, MM. Guillaume, Carpeaux, Crauck, Thomas, Maniglier, Lepère, l'honneur, eux aussi, de ce Salon.

Chose étrange, cependant! Il est des gens de fort méchante humeur, échos de jaloux ou d'impuissants, qui n'ont point assez de mépris pour l'Académie de Rome, cette glorieuse et féconde nourricière de notre école, et qui la déchirent à belles dents. Écoutez-les: tout y est mal. Lui créant des torts imaginaires, ils s'en prennent à l'institution du vice des individus, car tous les pensionnaires ne sont pas également robustes et bien doués, et plus d'un use ses

ressources, sans profit pour l'art et pour lui-même. Mais quoi ! Est-ce que les meilleurs arbres fournissent constamment d'excellents fruits, et parce que de Saint-Cyr, du Borda, de l'École polytechnique il ne sortira pas rien que des hommes d'un mérite transcendant, faut-il condamner ces maisons où se sont formés tant de personnages illustres de l'armée, de la marine et des sciences ? Le tort de ceux qui vilipendent l'école de Rome, c'est de parler de choses qu'ils ne connaissent pas. Ils savent bien qu'il y a de par le monde une villa Médicis ; mais cela les offense que des jeunes gens, après de laborieux concours, y reçoivent pension et, sous prétexte que l'originalité s'y meurt, que l'indépendance y étouffe, ils demandent à grands cris qu'on la ferme et la démolisse. N'en croyez pas un mot : l'indépendance et l'originalité ne courent à aucun risque. Les élèves n'y vivent point sous la férule d'un maître qui leur impose sa manière d'envisager le commencement et la fin de l'art, infligeant des punitions au téméraire qui tenterait de s'écarter d'une ligne convenue. Non, non, ils sont dans une école où se redresse et s'affermi leur goût, mais qui permet à toutes les dispositions individuelles de prendre un libre essor ; aussi chacun s'engage sur la route de son choix, poursuit son rêve à sa guise, modifié suivant ses préférences les préceptes que tous puisent à la même source. On peut même dire que l'originalité de beaucoup est née à Rome.

D'ailleurs, voulez-vous la preuve que les travaux de tous les pensionnaires ne sont pas, quoi qu'on dise, coulés dans le même moule ? Visitez l'exposition de sculpture, et, à moins d'être aveugle, vous reconnaîtrez au premier regard que la manière de M. Guillaume ne ressemble en rien à celle de M. Carpeaux, et que le *Bonaparte* ne sort pas du même atelier que le buste de M^{lle} Fiocre ; que M. Chapu et M. Falguière se tournent le dos en plus d'un point ; que M. Thomas n'eût pas fait le *Diogène* de M. Lepère, ni M. Lepère la *Pensée* de M. Thomas. De même en peinture : M. Baudry diffère absolument de M. Cabanel, M. Hébert de M. Delaunay, M. Lenepveu de M. Boulanger, M. Régnault de M. Bouguereau, et je pourrais citer encore quantité d'autres noms à l'appui.

Entendons-nous bien. Je ne prétends pas que, pour devenir un excellent artiste, il faille nécessai-

rement vivre pendant quatre ou cinq ans en Italie aux frais de l'État. Dieu merci ! je sais ce que je dis. Assurément on peut faire son salut en dehors du giron de l'école ; nombre de sculpteurs et de peintres ont su acquérir un grand mérite et un légitime renom sans passer par là. Seulement, l'occasion me semblant bonne de faire connaître mon opinion là-dessus, et de dire un mot des attaques saugrenues dont l'Académie est parfois l'objet, je n'ai eu garde de la laisser échapper. Ayez-le pour certain, le prix de Rome ne tue aucun talent ; au

tion de sculpture, notablement plus riche et plus intéressante que les précédentes, faisons nos compliments au jury chargé d'administrer la justice dans le département des statues : l'attribution des médailles — grand merci ! ce n'est pas comme chez les peintres — ne donne lieu à aucune réclamation fondée. La seule chose à dire, mais la faute en est au seul règlement, c'est que les récompenses mises à la disposition du jury n'ont point été en nombre suffisant. Cinq ou six de plus eussent trouvé facilement leur emploi, — sans excès d'indulgence,

à coup sûr, — et MM. Degeorge, Peiffer, Lavigne, Chervet, Delhomme, Moreau-Vauthier et Deloye s'en froteraient les mains.

— Un coup d'œil sur la gravure du *Chemin près de Bannalec*, exposé par M. Bernier.

J'ai pour la peinture de M. Bernier un penchant tout particulier. L'artiste est de bonne race. C'est un convaincu, un travailleur. Il a bien voulu se donner la peine d'apprendre son état, et maintenant qu'il le possède à fond, il consent à achever ce qu'il commence, ce qui est presque une singularité par ce temps de paysagistes qui, mettant l'effarouchement au premier rang des qualités, peignent à tour de bras, en casse-cou, au hasard de la brosse, comme il plaît à Dieu ou au diable. Aussi, ses arbres ne ressemblent ni à des fumées, ni à des plumets, et ses terrains ont une assiette solide et inspirent la confiance. On sent qu'on peut y marcher sans crainte d'y enfoncer comme dans de la laine cardée ou dans une boue marneuse.

M. Bernier se tient aujourd'hui à la tête de l'école des paysagistes raisonnables et sincères. Son *Chemin*, roussi par l'automne, est d'un effet extrêmement juste, d'une exécution ferme, simple, intelligente. Certes, le motif est vulgaire, peu pittoresque en lui-même ; mais un homme de goût a su en tirer

quelque chose d'original, l'exécution le relève, un cachet de vérité le rend intéressant, et voilà une œuvre, avec son vif accent de nature, qui confirme les amateurs dans la bonne opinion qu'ils avaient déjà du talent du peintre. Que M. Bernier me permette toutefois une observation : sa toile est trop grande de moitié ; pour une barrière et une demi-douzaine d'arbres, trois mètres de large, c'est trop, c'est beaucoup trop.

OLIVIER MERSON.



SALON DE 1870. — Médaille d'honneur de la sculpture. — *Arion*. — Statue en marbre par M. Hiolle.

contraire, il en développe un grand nombre. Aboutit-il à un mécompte, c'est un malheur dont la villa Médicis est probablement la première à s'affliger ; mais il n'y a pas, il ne peut y avoir d'école sans fruits secs, et, après tout, soyons de bonne foi, il est au moins douteux que l'imagination que n'ont pu réchauffer ni la vue, ni l'étude des chefs-d'œuvre de l'antiquité et de la Renaissance, eût réussi à fleurir en continuant à végéter de ce côté-ci des Alpes.

Avant d'en terminer aujourd'hui avec l'exposi-

LE MOIS COMIQUE, PAR CHAM



— Mademoiselle, z'aujourd'hui je suis électeur. Le pays doit avoir le pas sur la payse. Excusez ma froideur!



— Voyons, monsieur, me payerez vous? oui ou non?
— Fi donc! deux mots trop usés par le plébiscite! je ne m'en sers plus.



— D'où que tu reviens?
— Le Gouvernement, qui m'avait appelé en consultation.



4824. — M. ROBINET
A ce nom d. Robinet, j'avais pris le baron Desgenettes pour Lafontaine.



2761. — ADRIEN TOURNACHOT
ses derniers moments, Saint-Just n'a pas l'air de croire que c'est à sa tête qu'on en veut.



671. — M. COURBET
M. Courbet prouvant que la mer est du bois dont on fait les barques.



LE PEINTRE REFUSÉ
— Bien mauvaise l'Exposition cette année! quelle chance que je n'y figure pas!



LE PEINTRE REÇU
— Quelques très-bonnes choses à l'Exposition, des moi entre autres.



AU SALON
— John Brown?
— Eh oui! tu sais, le sous-lieutenant de la Dame blanche.



L'EXPOSITION DE 1870
Les peintres obligés de mettre des oui ou des non dans la bouche de leurs personnages, s'ils ont envie qu'on les regarde le jour du plébiscite.



LES ARÈNES ROMAINES
— Faut croire qu'ils étaient faciles à amuser les Romains, voilà une heure que nous sommes assis aux arènes, je n'y vois rien de drôle!



— Mais, monsieur, qui vous a permis de me parler ainsi?
— Mademoiselle, pendant la période plébiscitaire on a le droit de tout dire!



BOUFFES-PARIISIENS : *Les Baisers d'alentour*, pièce en un acte, par M. Jules Noriac. — Bouchardy.

M. Jules Noriac, entre tant de volumes charmants et galants, a écrit les *Mémoires d'un baiser*; un critique du dix-huitième siècle n'aurait pas manqué de donner à entendre qu'il les avait recueillis sur les lèvres d'Iris et d'Églé. C'est du bourdonnement de ce baiser, pareil à une abeille enivrée, que paraît être née la pièce d'adieux des Bouffes-Parisiens. Jean Second, mon ami, vous êtes dépassé! Cette pièce, ou plutôt ce monologue, nous montre Lise toute seule. Nous avons déjà M^{lle} Déjazet toute seule dans *Sous clef*, Achard tout seul dans *les Économies de Cabochard*, Dupuis tout seul dans *Une femme qu'on attend*; voici maintenant M^{me} Céline Chaumont toute seule dans *les Baisers d'alentour*. Et vraiment le public n'a pas paru s'ennuier de ce tête-à-tête avec elle. C'est que M^{me} Chaumont est une fine actrice, ayant sa petite originalité, sa petite grâce, sa petite sensibilité, toutes choses qui lui ont fait déjà sa petite renommée. Il est vrai de dire que cette petite fille a été à l'école d'une grande comédienne, de M^{lle} Déjazet, rien que cela! et les élèves de Déjazet ne se comptent pas par douzaines. — Dans le spirituel soliloque de M. Jules Noriac, Lise est une proche parente de la Rigolette d'Eugène Sue; on la croirait née d'une romance et d'une lithographie. Elle sautille et pétille dans sa chambrette; un écureuil ferait moins de bruit que son pied mignon allant et venant sur le plancher. Puis, tout à coup, Lise se prend à rêver. « A quoi rêvent les jeunes filles? » s'est demandé un jour Alfred de Musset, qui s'est répondu en vers éloquentes, selon son habitude :

L'eau, la terre et les vents, tout s'emplit d'harmonies;
Un jeune rossignol chante au fond de mon cœur;
J'entends sous les roseaux murmurer des génies.

Toi, dont la voix est douce, et douce la parole,
Chanteur mystérieux, reviendras-tu me voir?
Ou, comme en soupirant, l'hirondelle s'envole,
Mon bonheur fuira-t-il, n'ayant duré qu'un soir?

Sans le prendre d'aussi haut, Lise rêve à l'amour, et même à autre chose que l'amour : au mariage. Au moment d'accorder sa main à un jeune homme qui semble l'aimer éperdument, elle réfléchit, elle hésite. Sur ces entrefaites, un bruit de baisers retentit à son oreille. Lise sourit : c'est le ménage de droite, dont elle n'est séparée que par une cloison. Quelques instants après, autres baisers, provenant, ceux-là, du ménage de gauche. Cette tendre symphonie en partie double est de nature à dissiper les appréhensions de Lise. Vive le mariage! puisque le mariage sait faire naître de si jolis duos. « Epouse ton amoureux! disent à Lise les baisers d'alentour; épouse vite le bien vite; le mariage, c'est le bonheur. » Il n'y a pas jusqu'aux oiseaux de la fenêtre qui ne semblent jaloux d'exécuter leur partie dans ce concert, et qui ne joignent leurs becquettements aux baisers d'alentour. « Marie-toi, Lise, marie-toi bien vite! » disent-ils en leurs gazouillements. Lise, doucement émue et se laissant bercer par cet hymne conjugal surgi de toutes parts, est sur le point de céder à tant d'aimables voix... Mais déjà les baisers ont cessé, comme les chants des Templiers, et le bon accord auquel ils présidaient a cessé avec eux. On se taquine à droite, on va se quereller à gauche. Bientôt les débats s'animent et s'enveniment; la tempête se forme, l'orage gronde, il éclate! Les deux ménages se disputent à qui mieux mieux. Lise, épouvantée, va de l'une à l'autre cloison en joignant les mains. Tout à coup elle entend un soufflet. Est-ce possible? hélas! oui, un soufflet, comme dans les énormités dramatiques de Molière. La jeune fille se laisse tomber sur une chaise. « C'est donc là le mariage! murmure-t-elle stupéfaite, et voilà donc ce qu'il y a au bout des baisers? » A peine a-t-elle prononcé ces paroles, que son atten-

tion est attirée du côté de la fenêtre : ce sont ses oiseaux qui se chamaillent en se menaçant du bec. Pour le coup, Lise voit s'envoler sa dernière illusion. « Eux aussi! dit-elle. Décidément, je ne me marie pas. »

Ce petit badinage est tout à fait réussi, et il a réussi tout à fait. Il a été, je le répète, nuancé à souhait par M^{me} Céline Chaumont. On m'a dit que *les Baisers d'alentour* avaient été écrits primitivement en vue de M^{lle} Schneider. Ce rien semillant, indiqué d'une main littérairement délicate, fait regretter que M. Jules Noriac ne détourne pas plus souvent quelques heures de son directoriat au profit de la production dramatique. Il a tout ce qu'il faut pour y réussir, avec cet un peu plus si recherché des critiques. Déjà, dans *la Boîte au lait*, souvent jouée aux Variétés, il avait donné la mesure d'un talent léger, effleurant, parisien, attendri. M. Noriac pourrait être son meilleur fournisseur, s'il avait le temps et le désir de l'être.

Les Baisers d'alentour m'ont rappelé la donnée d'un des chapitres les plus ingénieux d'un petit roman allégorique du XVIII^e siècle, intitulé *Gaudriole*. On y voit un labyrinthe dans lequel une méchante fée a enfermé et métamorphosé en fleurs les nombreux soupirants d'une de ses rivales. Cette allée est appelée *l'allée des baisers*. Dès qu'une femme s'y hasarde, elle est assaillie par les étreintes invisibles de ces pauvres diables, qui penchent leurs branches vers elle, l'accrochent de leurs épines, l'enlacent, l'embrassent ou la déchirent de leurs rameaux. Tout cela écrit dans le style de Voisenon.

Après la première représentation des *Baisers d'alentour*, le seul événement de ces derniers jours est la mort de M. Joseph Bouchardy, un auteur sinon illustre, du moins fameux entre tous, et qui a contrebalancé les plus grands succès de MM. Alexandre Dumas et d'Ennery. On lui a fait la part trop médiocre, selon moi; on a trop cherché à le rejeter dans le mélodrame, d'où il émergeait parfois. *Gasparde le pêcheur*, *le Sonneur de Saint-Paul*, *Lazare le père* sont des pièces très-bien ourdies, aux situations réellement puissantes. Les habitués de l'ancien boulevard du Temple se souviennent encore de l'irrésistible cri : « Archers du palais! » poussé par Lazare et répété au loin par les sentinelles.

Il y a dans un autre de ses drames moins connus, *Christophe le Suédois*, un début d'une certaine grandeur sauvage, qui avait beaucoup frappé Victor Hugo. *Paris le Bohémien*, écrit pour Frédérick-Lemaître, contient des scènes de véritable comédie. On a pu reprocher à M. Bouchardy la multiplicité de ses complications, ses nombreuses substitutions d'enfants, ses reconnaissances, ses prologues ténébreux et touffus; mais, au fond, il y avait un tempérament énergique, un talent plein d'éclairs. Aussi les romantiques de la deuxième heure, Théophile Gautier, Gérard de Nerval, Pétrus Borel, ne dédaignèrent-ils pas de l'accueillir dans leur groupe flamboyant. Il collabora avec eux au *Monde dramatique*, ce beau recueil littéraire, si recherché aujourd'hui, autant pour son texte que pour les superbes eaux-fortes de Célestin Nanteuil. Ce fut là que Bouchardy écrivit, sous le titre de *Deux pages de la vie d'un grand artiste*, une intéressante étude sur Kean, qui devait servir de base à la pièce de M. Alexandre Dumas. Ce Bouchardy-là, le Bouchardy généraliste, est peu connu.

Quelques-uns de ses confrères ont essayé de le railler sur son style. C'était là, en effet, son côté faible. Pourtant il écrivait un peu moins mal que l'académicien Scribe. La situation donnait quelquefois des ailes à sa phrase habituellement lourde et laborieuse. Dans un de ses derniers drames, *Philidor*, dont j'ai rendu compte ici, M. Bouchardy avait entrepris la parodie de son propre genre; il ne fut pas compris; on lui décocha le mot terrible : « Vous vieillissez! » Il se le tint pour dit pendant cinq ou six ans. Mais, un beau jour, un directeur du Châtelet aux abois (toujours aux abois les directeurs du Châtelet) afficha *l'Armurier de Santiago*, par Joseph Bouchardy. Ah! cet armurier, je le vois encore! Il avait tout le temps la tête enfermée dans un casque; il demeurait dans ce casque, il parlait dans ce casque. Ce fut un succès d'hilarité; M. Bouchardy ne s'en releva pas.

Bouchardy a toujours vécu simplement et obscu-

rement. Il n'avait point fait du boulevard sa seconde patrie, comme Roqueplan ou le docteur Cabarrus. Point de mots, point d'aventures. Ce n'est pas un *bon mort* pour les petits journaux, qui en ont été avec lui pour leurs frais de curiosité.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE DE L'OPÉRA : *Coppelia*, ballet pantomime en deux actes et trois tableaux, de MM. Nuitter et Saint-Léon; musique de M. Léo Delibes (25 mai). — Reprise du *Freyschutz*, opéra en trois actes, traduction de M. E. Pacini; musique de Weber. — Concerts.

Vous savez comment les choses se passent à la campagne et en famille, quand le grand jour est venu de manger une volaille destinée à fêter quelque anniversaire, et dès longtemps engraisée avec sollicitude. Tous les matins qui ont précédé ses débuts sur la table, on l'a tâtée, pesée, discutée, on a suivi ses progrès avec un intérêt croissant. Puis, aux approches du moment solennel, chacun a dit son mot sur la sauce; les voisins ont été consultés, on a appelé à donner leur avis sur le précieux oiseau tous les familiers de la maison... Enfin sonne l'heure des fourchettes; et vous savez le reste, vous entendez d'ici les hola! de surprise et de satisfaction devant une pièce aussi rare.

Toutes proportions et révérence gardées, une scène analogue s'est passée l'autre soir à l'Opéra, quand a débuté M^{lle} Bozacchi, dans le ballet de *Coppelia*.

On savait que, depuis trois ou quatre ans, M. Perrin, éleveur de danseuses pour nos plaisirs, s'occupait de l'éducation chorégraphique d'une jeune ballerine sur laquelle il fondait de grandes espérances. Quelques personnes disaient même son nom, et racontaient qu'elle était née à Paris de parents milanais, que M^{me} Dominique (au théâtre Caroline) était spécialement chargée de l'initier à son art. Encore fallait-il être très au fait des secrets de l'Opéra pour en savoir si long; car la consigne était rigoureuse, de ne point bavarder, afin de ne rien escompter du succès à venir. Et c'est la bonne tactique.

Pourtant la danseuse étant à point, et le moment de ses débuts venu, on lui a organisé en famille un petit ballet assez gentil, et pas trop difficile pour une commençante. Le poème (je crois que c'est ainsi qu'on dit), on l'a demandé, sans sortir de la maison, au secrétaire-archiviste, M. Nuitter, qui est un brave auteur, toujours prêt à écrire prose ou vers pour les besoins du service.

Les pas ont été réglés par M. Saint-Léon, danseur de grande expérience et de grande agilité aussi, puisqu'il a toujours un pied à l'Opéra de Paris et l'autre à celui de Saint-Petersbourg.

Quant à la partition de *Coppelia*, elle a été écrite par M. Léo Delibes, qui est aussi de la maison, et dont la musique, toujours bien rythmée, ne contient point de pièges à faire trébucher une ballerine inexpérimentée et sans défiance.

Ce n'est pas tout; on a donné pour partenaire à M^{lle} Bozacchi, dans sa scène principale, M. Dauty, un des patriarches de la pantomime, un homme sûr, et dont la mine paternelle est faite pour raffermir le courage d'une débutante effarouchée.

Et, pourtant, supposez que M^{lle} Bozacchi n'ait eu aucun talent, toutes ces précautions minutieuses n'eussent servi de rien. Or, du talent, la jeune danseuse en a à recéder à beaucoup de ses petites camarades; on a relevé en elle toutes les qualités de l'art classique, qui sont principalement la précision et la sobriété.

Pour la précision, elle en remontrerait au bâton du chef d'orchestre; quant à la sobriété dans les mouvements, elle l'observe à ce point, que, véritablement, elle danse et ne saute pas, et ne fait pas toutes ces cabrioles scabreuses qu'on avait mises à la mode depuis quelques années.

Joignez à ces mérites un grand air de jeunesse et d'ingénuité qui plaît partout et toujours, mais encore plus sur les planches, où l'on s'attend moins à le rencontrer.

Le ballet de *Coppelia* a des parties amusantes,

mais des longueurs aussi, et il gagnerait à être écourté d'un bon tiers. Le troisième tableau notamment (la fête de « la cloche »), est sans intérêt; il est même difficile de démêler comment il se rattache aux deux précédents. C'est le second qui a été le plus goûté; on y a applaudi surtout la scène des automates, où l'on voit les magots et les polichinelles d'un marchand de jouets entrer tout à coup en danse au son d'une musique spirituellement enragée.

La partition de M. Delibes est écrite avec beaucoup de soin et abonde en mélodies d'une tournure heureuse. C'est bien là de la musique de danse dansante; je ne recule pas devant ce pléonasme pour la qualifier, parce qu'on fait aussi de par le monde de la musique prétendue de danse, et qui serait bonne à porter le diable en terre par un convoi de septième classe. Du reste, M. Delibes est un des rares musiciens de ce temps qui croient encore au rythme, cette qualité vitale de toute musique. Aussi il y a longtemps que nous demandions que le livret d'un ballet lui fût confié.

— L'Opéra a monté le *Freyshutz*, pour servir de lever de rideau à *Coppelia*. La représentation a été mélancolique, mais bien curieuse pourtant... En somme un chef-d'œuvre qui, pour avoir été décadré, retouché, confié à des interprètes qui n'en ont point la tradition, se trouve pris subitement du mal de l'anémie!... Nous n'en voulons pas dire plus long aujourd'hui (d'ailleurs l'espace nous ferait défaut), mais nous nous réservons de revenir dans huit jours, et plus amplement, sur les malheurs arrivés au chef-d'œuvre de Weber.

— Nous laissera-t-on dire quelques mots des concerts de ce printemps? Il est vrai que nous ne les avons suivis qu'avec modération, sans quoi, et tant leur nombre a été considérable, nous serions peut-être, à l'heure qu'il est, en train d'expier, dans un établissement de santé, nos imprudences de dilettante. Il y a un chemin qui mène de la salle Herz à la maison Dubois.

Pourtant, citons quelques noms de virtuoses et de compositeurs (sans les prendre au hasard, bien entendu); réveillons les souvenirs du public sur M. Magimel, qui a fait entendre de curieuses transcriptions pour orchestre; — M. Wekerlin, compositeur, et restaurateur de musique ancienne; — M. Auguste Charles, flûtiste de l'empereur de Russie; — M. Penavaire, compositeur, et M^{me} Verdavainne; — M. Magnus, compositeur et pianiste; — M. Poussard, pianiste; — M. Pfeiffer, pianiste; — M. G. Pradeau; — M. Besekirsky; — M^{lle} Louise Murer; — M^{lle} Castellan..., etc.

ALBERT DE LASALLE.

CHRONIQUE ÉLÉGANTE

Vous criez contre la tyrannie de la mode, mais ce n'est que du bout des lèvres, avouez-le; vous ne la reniez que par respect humain, mais vous lui obéissez quand même. En ce moment, surtout, avec quelle joie vous la suivez à Ems! Que feriez-vous à Paris? Déjà les marronniers sont tout poudreux et jaunis; il n'est tel que cette Babylone pour faire perdre en naissant sa fraîcheur à la végétation.

Mais à Ems où la mode vous transporte, vous avez une nature toute fraîche, une végétation baignée de rosée, de la verdure émeraude, un paysage à la fois pittoresque comme ceux de l'Allemagne poétique du moyen âge, et coquet, ratissé, tiré au cordeau comme le Trianon du dix-huitième siècle.

La vertu salutaire des eaux d'Ems vous refait une jeunesse nouvelle; on y prend vraiment des bains d'eau de Jouvence.

Comment s'habiller par cette température sénégalienne? Ayons, ayons recours aux étoffes légères du Grand Marché Parisien. Citons le *nagaraki*, charmant tissu de soie d'une richesse orientale, à 5 fr. 90 le mètre. Solide et cependant d'une merveilleuse finesse de trame, le taffetas korah, fond

écru à chaîne double et petites dispositions, à 2 fr. 95 le mètre.

On se prend à vouloir les cueillir, ces petites fleurettes Pompadour et ces bouquets jardinière, semés sur ces surahs et ces alcyones, à 2 fr. 95.

Les étoffes de fantaisie sont bien coquettes au Grand Marché Parisien. Cette toile aurore, à 1 fr. 95, est d'une délicieuse fraîcheur; on la croirait trempée dans la rosée comme ces *bengalines* fonds blancs et fonds écrus, parsemées de fleurettes.

Mais c'est surtout au salon des confectons que le goût du Grand Marché Parisien exerce un véritable prestige.

Qui ne voudrait porter cet *albanais*, paletot cintré en drap molletonné blanc, à 9 fr. 75, avec rang multiple de piquures en soutaché couleur, avec franges assorties?

Naiades ou néréides porteront à l'envie ces costumes de bain anacoste, garnis de galon couleur, de 4 fr. 90 à 18 fr., et ces coiffures en toile gommée, depuis 1 fr. 25, et ces chaussures Amélia, à 5 fr. 90.

Au Grand Marché Parisien, la coquetterie est toujours en progrès; aussi la mode dit-elle *oui* à toutes ses nouveautés.

**

La machine à coudre Wilcox et Gibbs semble être douée d'intelligence. La main humaine est moins adroite et surtout beaucoup moins agile. Quelle activité dans son rouage et quelle finesse de travail! Voilà de l'ouvrage achevé. Cette machine fait de toute femme une ouvrière de premier ordre. Son point est un chef-d'œuvre de perfection; jamais elle ne tatonne, son mouvement est précis comme une solution mathématique.

La machine à coudre Wilcox et Gibbs (boulevard de Sébastopol, à l'angle de la rue Grenéta) ferait aimer le travail à la femme la plus nonchalante.

**

Belle dame, en voulez-vous? Le grain est des plus fins et des plus odorants. — Quoi? qu'est-ce? qu'y a-t-il dans cette boîte? du tabac à la rose? — Ah! fi! c'était bon pour nos aïeules. Pouvez-vous me croire coupable d'un tel anachronisme! Autre temps, autre poudre.

Il s'agit ici de la veloutine Fay, qui doit vous rendre votre fraîcheur et votre beauté compromises par le hâle ou l'ardeur du soleil. Essayez-en; touchez et vous croirez... Ce moyen réussit toujours. (Rue de la Paix.)

**

Les miracles sont usés, disent les incrédules, le temps des noces de Cana est passé. Impossible aujourd'hui de changer l'eau en vin; les spéculateurs se contentent de changer le vin en eau, procédé qui n'a rien de merveilleux.

Comment! il n'y a plus de miracles! Voici l'eau de la Virginie parfumée, préparée avec le suc généreux des plantes du Nouveau-Monde, qui change les cheveux blancs en cheveux bruns, blonds, rouges ou châains.

Cette eau précieuse, qui n'est pas une teinture, rend à la chevelure sa couleur naturelle. Sceptiques, prenez-en un flacon, et vous serez forcés de vous rendre à l'évidence. L'eau de la Virginie (336, rue Saint-Honoré, chez M. Damas) est appelée à convaincre tous les saint Thomas de la science capillaire.

Comtesse A. DE BORETTY.

Au moment où sévit avec violence une épidémie de *petite vérole*, signalons comme les meilleurs préservatifs: l'eau phéniquée du docteur Quesneville, pour prendre en boisson à l'intérieur, et du même docteur le *vinaigre de santé* à base d'acide phénique, pour l'usage externe, aspersion dans l'appartement etc. etc., ce vinaigre a une odeur très-agréable. Rue de Buci, 12, à Paris.

BOISSON HYGIÉNIQUE

C'est surtout pendant les chaleurs de l'été qu'il convient de se tenir en garde contre l'usage immodéré des boissons. Dans le but d'étancher une soif d'autant plus ardente que la température est plus élevée, on absorbe souvent des quantités considérables d'eau pure, d'eau vinaigrée ou coupée d'eau-de-vie ou de boissons plus ou moins fermentées. De là ces dysenteries, diarrhées, coliques ou autres affections qui règnent surtout en été, et qui trop souvent dégèrent en épidémie, surtout là où il y a agglomération d'individus.

Il était donc d'une haute importance de trouver une boisson hygiénique qui permit, dans tous les cas et à peu de frais, de se désaltérer dans les limites du besoin sans provoquer aucun de ces accidents. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a abordé le problème; les hommes spéciaux s'en sont occupés maintes fois, mais sans le résoudre sur tous les points. Comme dans beaucoup de questions, on avait cherché fort loin ce qu'on avait sous la main, un produit très-commun, de bas prix, qu'il suffit de purifier convenablement, le goudron.

De tous les produits que possède l'hygiène, celui qui réunit les propriétés les plus puissantes et les plus indiscutables est certainement le goudron. L'eau de goudron, dont l'usage remonte au siècle dernier, fut prise en faveur d'abord chez les Anglais, après un mémoire remarquable sur les vertus de ce produit, écrit par Berkeley, évêque de Cloyne, qui observa sur lui-même les effets salutaires de cette boisson, dans une traversée qu'il fit en Islande, dans laquelle tout l'équipage, dont il faisait partie, fut sur le point d'être décimé par le typhus. Mais la difficulté de sa préparation, son dosage irrégulier et la répugnance qu'on avait à manier le goudron, furent autant de motifs pour lesquels l'usage de l'eau de goudron fut restreint pendant longtemps; ce n'est que depuis quelques années qu'elle fut de nouveau mise en faveur, grâce à la préparation fort ingénieuse qui porte le nom de son inventeur, le *goudron de Guyot*. Cette liqueur contient à l'état de dissolution toutes les parties résineuses essentiellement hygiéniques et salutaires du goudron, à l'exclusion des principes acres et empyreumatiques; elle constitue un modificateur puissant des muqueuses de l'estomac, des bronches et de la vessie, et enfin, dans le cas actuel, une boisson agréable et surtout éminemment hygiénique, qui non seulement ne provoque pas d'accidents, mais encore prévient souvent les affections causées, soit par les chaleurs, soit par l'abus des fruits. Son mode d'emploi est des plus faciles, puisqu'il suffit d'en verser une cuillerée à bouche dans un litre d'eau, pour obtenir au moment du besoin une eau de goudron agréable au goût et douée de toutes les propriétés hygiéniques du goudron. Quant à son prix, il est minime, à ce point qu'un flacon de *goudron de Guyot*, du prix de 2 francs, peut servir à préparer une douzaine de litres d'eau de goudron.

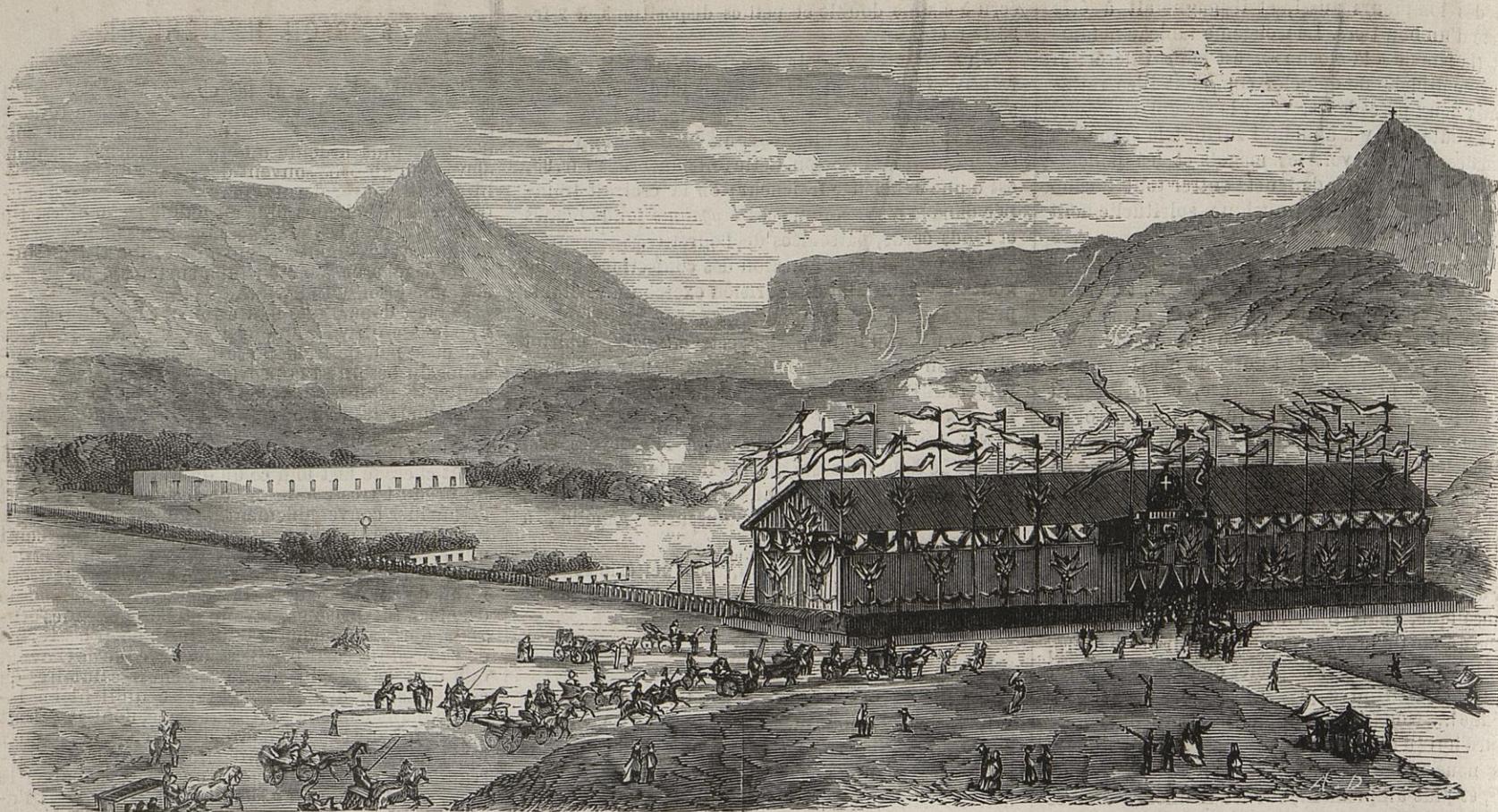
Déjà en usage dans de grandes fabriques, dans des imprimeries importantes, le goudron de Guyot est appelé à une grande popularité, d'autant plus méritée qu'il a résolu une question qui intéressait toutes les classes de la société. Aussi on peut dire que ce produit se trouve aujourd'hui dans toutes les pharmacies.

BIBLIOTHÈQUE DES SALONS. — 1° *Dictionnaire universel d'éducation et d'enseignement* à l'usage des familles et des professeurs, un vol. in-18, à 2 colonnes, beau texte, 1,400 pages, broché, 21 fr.; richement relié, 25 fr.

Ce grand dictionnaire, monument unique en son genre, qui peut tenir lieu de toute une bibliothèque, dont chaque article offre la variété et l'agrément d'un journal, qui résume à lui seul, avec les détails essentiels, toutes les curiosités scientifiques et littéraires, tout ce qui intéresse l'éducation, l'enseignement primaire et secondaire, permettra au jeune homme et à la demoiselle de bonne famille de hâter leurs études classiques, de se préparer seuls, avec succès, à un examen quelconque, d'imprimer à leur conversation un cachet de nouveauté et de traiter une infinité de sujets pratiques que personne ne doit ignorer. Le tout mis à la portée des gens du monde et avec toutes les directions à l'usage des parents et du professeur. 2° *Journal des bons mots*, (quintessence de l'esprit français.) Tous les dimanches, 52 pages in-18; un an : 8 fr.; 6 mois : 4 fr.; 3 mois : 2 fr. 3° *Nouvelles soirées amusantes*, un vol. broché, 2 fr. 4° *La demoiselle du village*, un vol. broché, 1 fr. 5° *Le savoir du villageois*, un vol., 1 fr. 50.

S'adr. à M. CAMPAGNE, auteur et éditeur, à Langon (Gironde), qui expédie les ouvrages immédiatement et 1° contre un mandat-poste ou un billet à ordre payable à 3 mois.

A titre de spécimen, on envoie un n° du journal et 16 pages du dictionnaire contre 2 timb.-p. de 20 centimes.



TIRS INTERNATIONAUX DE FRANCE. — Vue d'ensemble de l'établissement du Tir international de Chambéry. — (Construit par M. Hector Duverney.)

4 francs par an

LE MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS

publie les listes officielles de tous les tirages d'actions et d'obligations françaises et étrangères, ainsi que la liste de toutes les obligations sorties à des tirages antérieurs. Il publie, en outre, tous les renseignements financiers, et une appréciation raisonnée de toutes les valeurs.

Tout nouvel abonné reçoit en prime le calendrier des actionnaires pour 1870, et le Manuel des emprunts d'État.

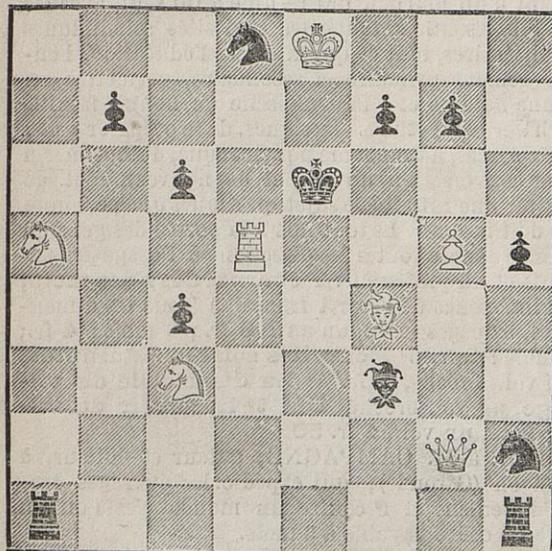
ENVOYER QUATRE FRANCS en mandat ou timbres-poste à M. P. MASSY, gérant, 104, rue Richelieu, Paris.

UN LIVRE INDISPENSABLE. — 50 centimes. Petits éléments des Codes français, par demandes et réponses, par J. PICOT, Docteur en droit, Avocat. Envoyer le prix en timbres-poste, à l'administrateur du Monde illustré, M. BOURDILLIAT. — 60 centimes pour recevoir franco dans toute la France et l'Algérie.

ECHECS

PROBLÈME N° 335

COMPOSÉ M. MAX WILKE, DE LEIPZIK.



Les blancs font mat en quatre coups.

Solution du problème n° 333.

- | | |
|-------------------------|-----------------|
| 1. D 7 TR | 1. R 5 F (var.) |
| 2. D 2 FD, échec | 2. R 4 D |
| 3. D 6 F, échec et mat. | |

(A)

- | | |
|----------------|------------|
| 2. R 6 F | 1. R 3 R |
| 3. P 5 D, mat. | 2. ad lib. |

(B)

- | | |
|----------------|----------|
| 2. D 7 F | 1. R 3 D |
| 3. F 3 T, mat. | 2. P 6 C |

(C)

- | | |
|--------------------------|-----------|
| 2. D 5 F, échec | 1. P 6 C |
| 3. D 5 CD ou F 3 T, mat. | 2. R joue |

Solutions justes : MM. L. de Croze, à Marseille; Stiennon de Meurs, à Liège; Roche et Chabal, officiers au 57^e de ligne, à Nancy; Raoul M..., à Blois; café Campanaud, à Perpignan; les membres du Cercle de la société des régates marseillaises; E. Frau, H. Frau, à Lyon; Brunat, à Blois; Chauveau, café Hollandais; Quéval, à Fauville; café du Petit Jovy; café Astre, à Sigean; A. de Dercié, à Saujon; F. Brun, à Lyon; vaisseau à vapeur *l'Abeille*, rade des Trousses.

Solutions justes du problème n° 332 : MM. Stiennon de Meurs; Quéval, à Fauville; L. de Croze; Ch. Lafitte, à Tarbes.

Autre solution juste du problème n° 330 : MM. Léonce Vié, à Sigean.

PAUL JOURNOUD.

LIBRAIRIE E. LACHAUD

4, PLACE DU THÉÂTRE-FRANÇAIS 4.

Scènes et croquis de la vie parisienne, par Charles Joliet. — 1 vol. in-18. Prix, 3 fr.

Un Coquin de province. — Le Marchand de biens, par Ernest Billaudel. — 1 vol. Prix, 2 fr.

A NOS ABONNÉS

CARTE PLÉBISCITAIRE DE L'EMPIRE FRANÇAIS, présentant, par des teintes graduées, pour tous les départements, les résultats relatifs des plébiscites de 1848, 1851, 1852 et 1870.

Magnifique gravure sur fort papier grand jésus, 50 centimes.

Pour recevoir franco cette carte, adresser 50 c. en timbres-poste à l'administrateur du *Monde illustré*, 13, quai Voltaire, à Paris.

LE MONITEUR DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE

Coûte 2 fr. par an. Il est envoyé gratuitement pendant un mois à toute personne qui en fait la demande par lettre affranchie, 1, rue du Dix-Décembre.

Le Crédit Lyonnais publie chaque semaine une Circulaire financière contenant tous les renseignements qui peuvent intéresser les porteurs de rentes, actions, obligations, et guider les capitalistes qui veulent employer leurs fonds avec sécurité. Cette circulaire est envoyée gratuitement à toute personne qui en fait la demande. — Ecrire au Crédit Lyonnais, 6, boulevard des Capucines, Paris.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Souvent un criard vous apostrophe d'un accent aigu et ne veut point d'exclamation, entre parenthèses, c'est très maladroît à lui.